

ATLANTIDA

MENSARIO ARTISTICO,
LITERARIO E SOCIAL
PARA
PORTUGAL E BRAZIL



ANO II

Nº 21

ATLANTIDA

DIRECTORES :

NO BRASIL — João do Rio

EM PORTUGAL — João de Barros

SECRETÁRIO : Elísio de Campos — EDITOR : Pedro Bordalo Pinheiro

N.º 21

15 de Julho de 1917

SUMÁRIO

<i>Portugal et France</i>	Philéas Lebesgue
<i>O autor oculto do Crisfal</i>	Patrocínio Ribeiro
<i>Sonetos humildes</i>	Costa Santos
<i>A ama do Rei D. Manuel</i>	Santos Farinha
<i>Mare Nostrum</i>	António Patricio
<i>Uma instituição que nos afirma: a Escola Oficina n.º 1</i>	Luís Cardim
<i>Museus de mobiliário</i>	Guedes de Oliveira
<i>O Carreiro</i>	Séves de Oliveira
<i>O inquérito da «Atlantida», Confederação Luso-brasileira</i>	Henrique Lopes de Mendonça
<i>Contos a uma rapariga loira</i>	Júlio Dantas
REVISTA DO MÊS	
<i>Nilo Peçanha</i>	} Júlio Brandão
<i>A Conferência do Prof. George Dumas</i>	
<i>Mês literário</i>	} Humberto de Avelar
<i>Crónica musical</i>	
<i>Mês artístico</i>	} Avelino de Almeida
<i>Revista das Revistas</i>	
<i>Cruzada das Mulheres Portuguesas</i>	
NOTÍCIAS & COMENTARIOS	
<i>Desenhos de:</i> Alberto de Souza, Raul Lino, Santos Silva e Morais.	

CONDIÇÕES DE ASSINATURA

PORTUGAL, ILHAS E COLÓNIAS

Um ano (12 numeros)	3\$50
Seis meses	1\$80

PAÍSES DA UNIÃO POSTAL

Um ano (12 numeros)	Frs. 15
-------------------------------	---------

Número avulso em Portugal \$30

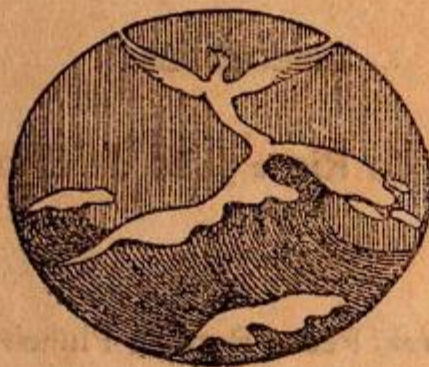
REDACÇÃO: Rua Antonio Maria Cardoso, 26 } LISBOA
ADMINISTRAÇÃO: Largo do Conde Barão, 49 }

ATLANTIDA

MENSARIO ARTISTICO,
LITERARIO E SOCIAL
PARA
PORTUGAL E BRAZIL

SOB O ALTO PATROCINIO DE S. EX.^{AS}
OS MINISTROS DAS RELAÇÕES EXTERIORES
DO BRAZIL
E DOS EXTRANGEIROS E FOMENTO
DE PORTUGAL

R. III



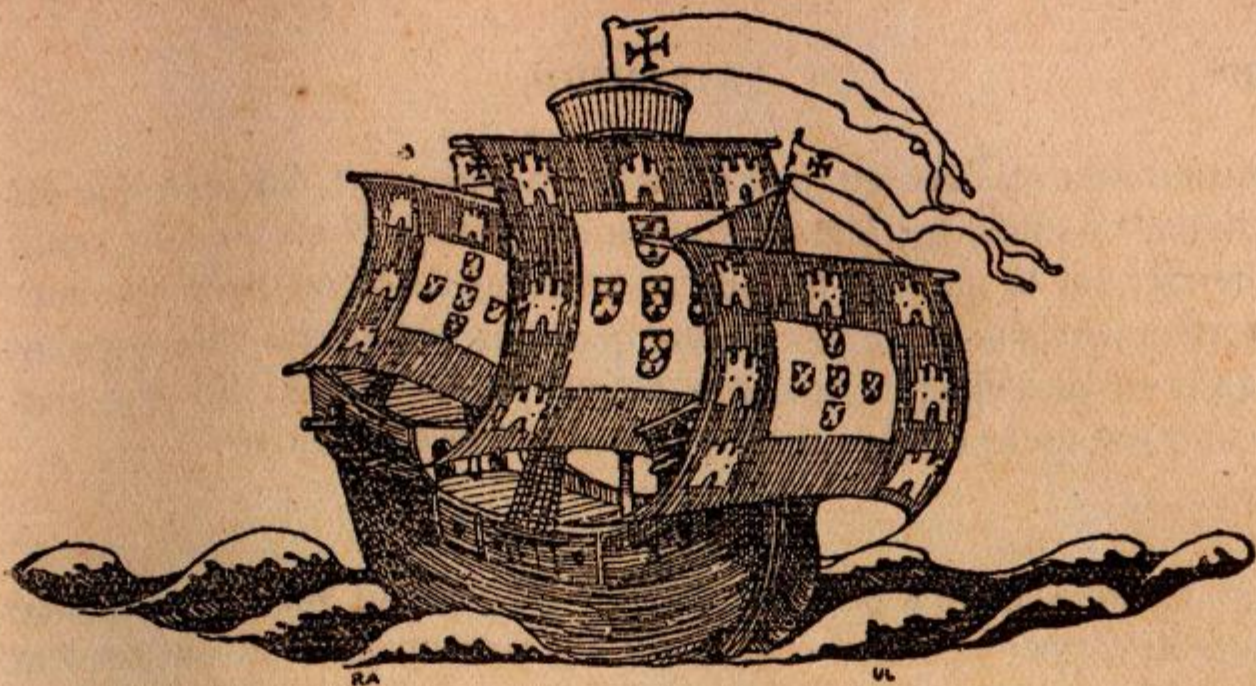
DIRECTORES:

João do Rio e João de Barros

EDITOR: Pedro Bordalo Pinheiro

REDACÇÃO: Rua António Maria Cardoso, 27

IMPrensa LIBANIO DA SILVA, Travessa do Faia-Só, 24 — LISBOA



Portugal et France

A João de Barros.

La vie des nations ne saurait facilement s'expliquer par la logique pure, et elle participe de trop d'éléments complexes, animés de mouvements propres, pour se laisser emprisonner dans l'étroitesse d'une formule mathématique. C'est pourquoi, il est si malaisé de prévoir vers quels destins précis chacune d'elles s'achemine, et, telle que semblait condamnée à périr en vertu de cette loi de fatalité historique, si facilement invoquée par les savants de la Kultur, se redresse tout à coup pour un nouvel élan, pour une carrière imprévue.

Les nations vivent d'un idéal, et chacune a virtuellement son dieu tutélaire. Malheur à celles dont les dieux meurent, faute de sacrifices! C'est pourquoi, en dehors de la langue, que l'on invoque généralement comme caractéristique essentielle de la nationalité, celle-ci se manifeste d'abord par une *activité morale collective* basée sur une façon d'être ou de sentir parfaitement distincte et déterminée.

De cette façon d'être et de cette activité morale collective les poètes sont les interprètes nés, et l'on peut aisément soutenir que les victoires du Verbe ne sont pas moins précieuses que celles de l'Épée, pour assurer le maintien et le développement des nations.

Cette activité morale, qui est l'atmosphère nourricière des entités de l'idéal, comporte du reste sa fatalité propre, son dé-

terminisme. C'est ce qui a pu faire dire aux Anciens que les dieux, eux-mêmes, étaient soumis au Destin. Nous voulons signifier ici par là que les nations ne peuvent se développer que conformément aux principes de vie que leur ont donné naissance, et qu'il en va d'elles comme des plantes, dont on peut dire que chacune est toute entière dans le germe d'où elle dérive.

Chaque centre de culture étant en quelque sorte conditionné matériellement par les routes qui s'y entrecroisent et qui servent à véhiculer les divers éléments étrangers, capables d'être assimilés par l'activité morale de la Race, l'étude de ces routes et de ces efforts est primordiale, dès qu'il s'agit d'analyser un milieu national déterminé.

Pour l'intelligence du cataclysme actuel et de ses causes, il convient d'insister d'abord sur ce fait capital que l'Allemagne, dans son dessein fanatique de s'assurer la suprématie en toutes choses, a tenté de faire converger vers elle toutes les routes du monde. Pour ce faire, il lui fallait déplacer les routes anciennes et tarir la source d'enrichissement, la vitalité des autres nations plus favorisées.

Ce fut là son trait de génie, le trait de génie que la conduisit au crime. Elle ne pouvait qu'insurger progressivement contre elle le monde entier. Mais n'est-il pas surprenant que pour réaliser son colossal project, il ait dû lui suffire d'assassiner la France. N'est-il pas curieux, d'autre part, de constater que, les premiers d'entre tous les Européens, les Portugais aient conçu la nécessité de créer vers l'Inde de nouvelles routes, afin de réaliser le triomphe de la civilisation chrétienne par la ruine de leurs ennemis musulmans. Ainsi, par le génie de l'Infant Dom Henrique, furent inaugurées les Grandes Découvertes, d'où procède tout le grand mouvement colonial moderne.

Un instant l'humble Portugal étreignit l'Univers; mais l'effort était hors de proportion avec ses faibles ressources. Il ne put réussir à garder son immense empire hâtivement construit. Du moins, dans cette entreprise à laquelle sa situation maritime le prédestinait, a-t-il senti s'affermir le sentiment de sa nationalité indestructible. L'aventure inouïe le dota d'une épopée, où il se transfigure, et désormais les *Lusiadas* de l'immortal Camoëns sont devenus l'évangile de sa foi ethnique de survivance.

Sur le culte de Camoëns s'est graffé l'idéal démocratique et, quand il s'est agi de défendre les débris sacrés de l'empire colonial menacés par l'ambition germanique, c'est en relisant les stances du vieux poème, composé à la gloire de Vasco da Gama, que les Portugais ont compris quelles devaient être leurs résolutions de salut national.

De même que les « poilus » de France reproduisent inconsciemment et quotidiennement les gestes épiques de Roland et d'Olivier, les fils de Lusus ont refusé l'humiliation d'une neutralité complice, en évoquant la figure du grand Vasco. Conscients de leur race autant que de la civilisation essentiellement humaine, qu'ils ont puisé avec nous dans le cycle chevaleresque de la Table-Ronde, dans les chants des Troubadours, dans la tradition greco-latine, ils ont senti qu'ils ne pouvaient aller que vers l'intervention aux cotés de la France.

Et les voici sur notre sol des Gaules, animés de cette mysticité particulière que les poussa jadis à travers les mers inexplorees et qui leur confère à un si haut degré le culte de l'honneur.

De même que le nemrodisme asiatique devait se retrouver tout à coup à la fois chez les Prussiens, les Hongrois, les Bulgares et les Turcs, pour les rendre complices du plus grand crime de l'Histoire, le Portugal et la France ont été dirigés l'un vers l'autre par la fatalité des instincts généreux, que les ont portés à donner pour base à la Civilisation une conception d'amour.

Pour illustrer cette générosité, tous deux ont choisi l'Aventure; tous deux professent que l'Amour est la pierre de touche de toute vertu sociale, et c'est à l'autel de Marie que leurs foules, à travers les siècles, n'ont cessé de s'agenouiller, affirmant ainsi leur foi dans la suprématie des vertus de douceur.

Mais tandis que le Portugal ouvrait tout larges les horizons de la Terre, la France illuminait les horizons de la Pensée. Ni l'un ni l'autre n'a consenti à se vendre, et ils croient, malgré eux, en quelque chose d'immortel que doit assurer leur salut réciproque, pour l'exaltation de l'Humanité toute entière, quels que puissent être les sacrifices.

Le Portugal est la terre bénie des poètes, des saints et des chevaliers. Les produits de la moderne Kultur sont tout autres, et ceci ne doit pas tuer cela.

Mai 1917.

PHILÉAS LEBESGUE.



O autor oculto do “Chrisfal”

*Ao ilustre escritor e erudito D. José Pessanha,
com muita gratidão.*

Num ano que não é possível determinar com uma precisão rigorosa — mas, evidentemente, entre 1544 e 1547 — apareceu, em Portugal, um folheto impresso — publicado sem indicar nome de autor, logar da impressão, nem data, — no qual um poeta incógnito, de extraordinário talento, narra, numa seqüência de mil e quinze versos, um comovedor episódio de paixão lacrimosa, a história pungente dum torturado idílio.

Refiro-me às «*antigas e nomeadas Trovas de Chrisfal*», segundo o dizer pitoresco de Diogo do Couto.⁽¹⁾

Na extensa narrativa poética dêsse amor desventurado, entram por protagonistas principais — como toda a gente sabe — o pastor *Chrisfal* e a pastora Maria, aludindo-se também, incidentalmente, a uma Joana, a uma Elena, e a um António.

Como se vê, só um pseudónimo claro — *Chrisfal* — figura na longa composição, e êste criptónimo tem a dupla vantagem de denominar o herói do rimado episódio amoroso que, por convencionalismo literário, — conforme a fantasia artística do poeta — relata o romance de amor com a sua bem-amada e outro-sim encobrir a personalidade verídica ou real de quem escreveu a poesia — que aparece, apenas, como narrador nas nove décimas da

⁽¹⁾ V. *Trouas de Chrisfal* — *Trouas de hũ pastor per nome Chrisfal*, exemplar raríssimo e, talvez, único, existente na Biblioteca Nacional de Lisboa (Secção dos reservados, n.º 218 da 2.ª série, vermelho).

introdução e nas duas finais do epílogo,—e que é, efectivamente, quem narra, de facto, toda a dramática scena.

Ora essa introdução, ou prólogo, de noventa versos narrativos onde o autor — êle próprio — aparece a falar, resumindo a situação patética dos dois namorados, é bem significativa porque pretendeu assim—antepondo, previdentemente, a rubrica *Fala Chrisfal*, no seu trabalho, — dar a entender ao leitor que o que se segue pertence, em absoluto, à personagem apresentada e não se relaciona, de forma alguma, com a sua própria individualidade de simples narrador, isto é: não se trata de uma auto-biografia.

Mas foi, realmente, o herói que figura nas *Trovas* quem escreveu os versos que compõem todo êsse solilóquio rimado? Não, foi o autor.

Por conseguinte, temos a razão lógica do criptónimo *Chrisfal* que — duma maneira, sem dúvida, muito engenhosa — na sua estrutura gráfica significa isto, apenas:

FALLA X (chris)

ou, por transposição:

X (chris) FAL (la)

pois no seculo XVI — segundo a ortografia de todos os documentos da época, que chegaram até nossos dias, — a letra (*x*) pronunciava-se *chris*, como se verifica na abreviatura de Christo (*xpto*) e em Christovam (*Xpouam*). Assim, o autor das *Trovas* emprega o nome da letra (*chris*) pela própria letra (*x*) e, suprimindo a consoante e vogal finais (o *l* e o *a*) na terceira pessoa do singular do presente do indicativo do verbo *falar*, formou o pseudónimo *Chris (x) fal (lá)* com que se mascara, visto que quem fala, de facto, é o próprio poeta, o autor oculto, o autor *incógnito*, o autor X, e seria, de resto, muito arriscado e pouco prudente atribuir a um determinado indivíduo — estampando-lhe o nome com todas as letras — versos que êle não tinha escrito, tanto mais que as *Trovas* se referem a uma scena coeva, a um conhecido episódio de amor infeliz passado por êsse tempo entre dois namorados de grande destaque na côrte, emfim assuntos amatórios e graves que era necessário encobrir ainda — deixando-os, porêm, adivinhar com subtiliza — para alguém se lhes poder referir sem compromettimentos de maior.

A coerência determinativa, a razão lógica desta minha dedução, — que na última parte dêste artigo será mais largamente esplanada com documentos — deriva da circunstância singular da tocante e primorosa poesia ter por título *Trovas de Chrisfal* (trovas de Fulano, versos de Fulano), e por subtítulo *Trovas de um pastor por nome Chrisfal*, aludindo-se, no primeiro caso, ao autor, e no segundo ao herói decantado no enternecedor poemeto.

*
* *

Como havia, decerto, mais Marias na terra, o autor oculto das *Trovas de Chrisfal* não teve relutância alguma em empregar, na sua composição poética, o verdadeiro nome da heroína:

Ela chamavam *Maria*
e a o pastor *Chrisfal*, (1)

Ora esta famosa Maria que, positivamente, não *vai com as outras* — ao contrário do dizer malicioso do rifão popular — não é uma tal Maria Brandôa como, obstinadamente, pretende o grande polígrafo Teófilo Braga, por quem tenho a maior veneração pessoal e cuja vastíssima obra literária muito e muito admiro. (2) Trata-se, antes, de uma outra mulher, como tentarei comprovar no decurso dêste meu modesto trabalho.

A decantada Maria do *Chrisfal*, a namorada do pastor, a he-

(1) Em todas as citações de versos do *Chrisfal* — que necessito fazer no decurso dêste artigo — seguirei, rigorosamente, o texto da edição quinhentista a que me reporto na nota anterior, mas modernizando a grafia antiga para tornar mais fácil, mais acessível, a sua compreensão aos leitores menos versados em linguagem arcaica. É a primeira vez, julgo eu, que se tenta fazer um estudo de identificação integral e definitiva, directamente, sôbre a edição mais remota e, decerto, a primitiva. Todos os trabalhos de análise crítica do *Chrisfal*, que conheço, são moldados sôbre as edições emendadas visando, de preferência, as alterações capciosas introduzidas pelos editores de 1554 (Ferrara). Para o meu caso, todas as lições posteriores à do exemplar raríssimo da Biblioteca Nacional são como se não existissem . . . para não descambar nos mesmos erros de interpretação em que, na melhor boa fé, caíram todos os ilustres críticos que me antecederam.

(2) V. *Atlântida*, ano 1.º vol. III pag. 809/829, *Maria Brandôa, a do Chrisfal não foi apeada*, artigo de T. Braga em resposta ao de Braamcamp Freire: *Maria Brandôa, a do Crisfal*, publicado no mesmo ano da *Atlântida* pag. 518 a 538 (1916) vol. II.

roína das *lágrimas doces* é, muito simplesmente, a infanta D. Maria, irmã de D. João III, e filha do rei D. Manuel e de D. Leonor de Áustria.

Esta desassomburada afirmativa que, pela primeira vez, tenho a honra de formular diante do público e dos críticos do *Chrisfal*, vou procurar justificá-la expondo o produto da minha investigação desapaixonada e honesta, mais ou menos fecunda, perante os olhos de quem me lê.

Começarei, pois, por anotar todas as passagens da poesia em que julgo haver referência à infeliz princesa sempre-noiva. Sei bem que a muitos não agrada êste processo de identificar, por fá-lível, pois é difícil, de facto, em obras de imaginação separar o trigo do joio, a verdade da ficção. Todavia esta maneira de interpretar não é condenável quando se procura, honesta e imparcialmente, apreender o pensamento do autor, sabendo-se ver o que pode ser verdadeiro, sabendo-se excluir a fantasia pura. Os *Lusiadas* são, incontestavelmente, uma obra de imaginação poética, mas ninguém vai confundir nêles a *ficção* — alusões mitológicas em larga escala, episódios da Ilha dos Amores e do Adamastor, etc. — com a verdade histórica, o assunto capital do poema: a primeira viagem de Vasco da Gama à Índia. Esse preito mórbido tributado, com cegueira extrema, ao papelucho venerável e ao alfarrábio segredante, por alguns críticos intransigentes, é uma anomalia histórica porque, bastas vezes, o documento manuscrito é falsificado e o livro de evangelizante autoridade comprovada vem cheio de inexactidões! O que é preciso, e indispensável mesmo, é o maior critério para identificar com justeza a obra de imaginação, pois que identificar não é inventar coisas imprevistas para causar espanto aos outros pela sagacidade crítica e pela vastidão erudita do material acumulado em largas citações. Identificar é confrontar com a possibilidade coerente, partindo-se sempre da verdade histórica. Quem assim não fizer identifica à Faria e Sousa que, para comprovar os seus formidáveis absurdos e inventivas patranhas, chegava a engendrar até papeluchos veneráveis de tons antiquados, tinta sumida, e siglas cabalísticas. Foi o livro segredante de 1554 e o papelucho venerável dos nobiliários, com as suas falsas afirmações, que deram logar a forjar-se a desmentida lenda da capacidade poética de Cristóvão Falcão, a qual viera vogando, plácidamente, até aos nossos dias, protegida pela aquiescência inconsciente dos ignorantes e pela

benevolência autorizada dos sábios. *Voilà* a infalibilidade dos papéis velhos!

Entre Sintra, a mui prezada,
e serra do Ribatejo
que Arrábida é chamada,
perto donde o rio Tejo
se mete na água salgada,
houve um pastor e pastora
que com tanto amor se amaram

Nestes versos, indica o autor o sítio onde se iniciaram os amores de Maria e *Chrisfal*. Entre Sintra e a serra da Arrábida, perto do sítio onde o Tejo confunde as suas águas com as do Oceano, fica Lisboa. É flagrante, pois, a localização de Lisboa, onde nasceu e viveu a infanta.

E com quanto *era Maria*
pequena, tinha cuidado
de guardar, melhor que o gado,
o que lhe *Chrisfal* dizia;
mas, enfim, foi mal guardado.

Nesta referência explica-se que o idílio nasceu em verdes anos, na época da infância, um amor de crianças pequenas, como mais adiante melhor se esclarece devido às lamentações do pastor.

Levaram-na a longes terras,
então, descontentes disto;
esconderam-na entre serras
onde o sol nunca era visto,

«Por ti *me vi desterrada*
em estas estranhas terras
de onde eu fui criada,
e, por ti, *entre estas serras,*
em vida *sou sepultada;*»

Nenhum historiador refere que a infanta tivesse de sair de Lisboa em virtude de alguma scena de amor. Todavia é possível que a família, especialmente seu irmão D. João III, a forçasse a alguma viagem pelo país procurando distraí-la da sua paixão. Como não há, porém, vale algum — eu, pelo menos, não conheço — onde não se veja o sol, parece-me isto apenas uma subtileza poética para indicar a separação forçada dos dois namorados pelo facto da família de Maria se opôr aos seus amores.

No diálogo que a heroína tem com o pastor, diz-lhe ela :

defendem-me meus parentes
que te não fale nem veja

E Chrisfal, é-me forçado
fazer a vontade sua,
porque lho tenho jurado,
e também porque da tua
o certo me tem mostrado ;
que me dão certa certeza,
porque fazem conhecer-me
o que eu hei por gran crueza :
o amor que mostras ter-me
ser só por *minha riqueza*

E, ouvindo a injusta insinuação êle, desolado, mas com altivez responde-lhe frisando bem êste ponto :

Cuidar que cuidado tinha
das *vossas riquezas grossas* ?!

Alude-se aqui a riqueza fabulosa da infanta ; riqueza de tal forma enormíssima que a ela se tem referido todos os historiôgrafos, com assombro. ⁽¹⁾

De resto, o que deixo dito e demonstrado — a personalidade da infanta D. Maria figurando como heroína das *Trovas* — é comprovado por esta passagem

Maria perdi, mesquinha,
logo fomos apartadas ;

que o poeta põe na bôca da pastora Elena, luminosa passagem,

(1) «O embaixador de Veneza informava: Que havia em Portugal *uma princesa por extremo rica*, porque com o dote que tinha de 400.000 escudos havia ganhado nas Índias 300.000, e não falando nos 200.000 do dote de sua mãe, hipotecado nos Condados de Lorena, afora jóias e custosíssimas roupas.»

«Ainda em 1571 o secretário do cardeal Alexandrino chamava-a a *princesa mais rica da christandade.*»

V. «*A infanta D. Maria de Portugal,*» Pôrto 1902, pag. 19, por Carolina Michaëlis de Vasconcellos.

« . . . seu irmão lhe deu casa própria, e separada do Paço Real, composta das principaes pessoas do Reino : a qual com *riquíssimo dote*, que seu pae lhe deixou, foi de tão grande renda e estado, que para ser igual à das maiores Rainhas da Europa, não lhe faltou mais que haver o nome de uma delas.»

V. *Retratos e Elogios de Varões e donas que ilustraram a nação portuguesa.* Edição anónima. Lisboa MDCCCXVII.

dois versos radiantes que um dia — estando eu em Elvas — de súbito esclareceram o meu espírito, incitando-me a profundar o tenebroso enigma, o mistério opaco do entrecho do *Chrisfal*, seguindo, porêem, nos meus estudos um caminho, em absoluto, diverso do que até então tinham trilhado todos os investigadores, e conduzindo-me, pouco a pouco, de análise em análise, a uma interpretação inteiramente nova, a uma identificação positivamente inédita, a esta minha solução mais histórica e mais racional, em fim.

Ora esta pastora Elena é a rainha D. Leonor, irmã de Carlos V, viúva de D. Manuel, mãe da infanta D. Maria, como a seguir vou comprovar, transcrevendo e anotando as décimas que, muito em especial, se lhe referem :

Ali, triste, só, saudosa,
vi, entre duas ribeiras,
uma serrana queixosa, (1)
carrêando umas cordeiras
sendo cordeira formosa. (2)

(1) Parece aludir-se à desolada existência que Leonor de Áustria levava na côrte faustosa de seu marido, o célebre rei Francisco I, de França, que todos os historiadores pintam como uma vida de isolamento e tristeza, — *triste, só, saudosa*, — amargurada pelas *saudades* da filha — *saudosa* — e *queixosa* das contínuas infidelidades conjugais de seu marido, eterno galanteador de todas as damas do Paço e histórico amante de Diana de Poitiers.

D. Carolina Micaëlis de Vasconcelos, — nota 52 à *Infanta D. Maria de Portugal* — descrevendo um retrato antigo existente no convento da Encarnação, observa: «Uma certa contracção da testa ou depressão nas fontes, *que parece indicar concentração dolorosa*, é commum ao retrato de D. Leonor.»

Na expressão *entre duas ribeiras* parece haver, também, uma subtil referência histórica, pois D. Leonor teve de atravessar a *ribeira de Bidasoa*, que divide a Espanha da França, para ser mulher de Francisco I (1 de Julho de 1530) bem como, anteriormente, (23 de Novembro de 1518) tivera de atravessar o Sever para ser rainha de Portugal: «O logar onde se todos ajuntaram, foi a par do *ribeiro de Sever*, que demarca estes dois regnos, ficando os Castelhanos de huma banda d'elle, e os Portugueses da outra, sem se moverem . . . » etc. diz Damião de Goes, descrevendo as cerimónias da entrega e recepção da irmã de Carlos V, na *Chronica del Rey D. Emanuel*, 4.^a parte, cap. xxxiv.

(2) Todos os poetas coevos, tanto portugueses como franceses, são unânimes em enaltecer a formosura de D. Leonor.

E, como ali tem por uso,
em uma roca fiando,
mas, com o que ia cuidando,
caía-se-lhe o fuso
da mão de quando em quando, (1)

Tendo parecer divino,
para que melhor lhe quadre,
cantar cantou em si dino : (2)
Yo me y va la mi madre
a Sancta Maria del pino. (3)

(1) A referência à roca e ao fuso dá a entender, claramente, que se trata duma mulher casada, segundo um costume nacional que o poeta evocou, de certo, na ocasião de escrever esta décima.

«*Nos casamentos* usavam as antigas mulheres portuguesas, principalmente as da província do Minho, não saírem de casa de seus paes para a de seus esposos, senão como violentadas: os seus parentes faziam a cerimonia de puxarem por ella para fora da porta arrebatadamente, e indo no meio de dois padrinhos; adeantava-se a toda a comitiva hum moço, que levava *a roca cheia de linho, e o fuso*. No tempo de João de Barros, que floresceu pelos annos de 1549, ainda permanecia quasi geral este costume; porque a noiva quando sahia da casa de seus paes, diz elle na descripção do Minho, chorava muito, dando assim a entender saudosa, que se afastava da sua companhia contra vontade.» V. *Revista Lusitana* (1909) pag. 82 do vol. XII.

(2) Êste verso tem sido muito discutido, entre críticos do nosso tempo, — T. Braga, C. M. Vasconcelos, Julio Moreira, etc. — com maior ou menor abundância de argumentos demonstrativos de parte a parte. Vê-se, porém, que há aqui uma *gralha*, um êrro tipográfico, como tantos que se encontram na edição primitiva das *Trovas de Chrisfal* (V. exemplar citado na nota 1), pois o autor tinha escrito, evidentemente, no original: «cantar cantou em *surdino*,» a meia voz, em falsete. É curioso que os editores de 1554 (Ferrara), não tendo reparado que havia aqui um êrro de imprensa, supuseram que o *si dino* (em vez de *surdino*) queria dizer *si digno (!)* e que se referia a *parecer divino!* E de aí terem emendado para *delle dino (de ele digno)* o que deu logar a que Teófilo Braga inventasse *cantos de ledino (!)* que D. Carolina M. de Vasconcelos, criteriosamente, refutou.

(3) Nestes dois versos, em castelhano, quer o poeta indicar que a personagem apresentada é estrangeira, para tornar mais comprehensível e clara a transparência. D. Leonor de Austria quando entrou na côrte portugueza para casar com D. Manuel falava castelhano, — *Esto es el bovo ?!* perguntou ella ao ver o príncipe D. João, — e é escrito em castelhano o dístico que o pintor francês — sendo ella já rainha de França, — collocou no retrato que D. Carolina Michaëlis reproduz na sua obra sôbre a infanta D. Maria.

O vestido lhe olhei,
e vi que era um brial
de seda, não de saial, ⁽¹⁾
o qual eu afigurei
manga larga no bocal. ⁽²⁾

Depois de acabar seu canto,
dizia: — Ninguém me creia
por me ver alegre tanto;
visto-me à vontade alheia ⁽³⁾
e o meu cantar é pranto;

(1) *Saial* era um tecido grosseiro. A indicação do traje de pastora, que vestia um *brial de sêda*, um vestido aristocrático de dama, indica a sua superioridade social, pois é bem conhecida a suposição popular de que as rainhas vestem sempre luxuosamente sendo, portanto, bem justificável a metáfora poética.

(2) A vinda de D. Leonor, para Portugal, modificou o traje das classes nobres, pois na *História Genealógica da Casa Real* lê-se o seguinte: Teve (D. João III) grande satisfação do traje português, que não mudou, nem nas ocasiões em que o poderia obrigar o exemplo de seu pay, e da Côrte, *como forão as ocasiões do casamento da rainha D. Leonor*, e da infanta D. Brites, duquesa de Saboya. Foi, sobretudo, em França, — êsse país natal da moda — e durante o reinado de Francisco I, que o traje da nobreza mais modificações sofreu. Em 1530, apareceram, nos vestidos de sêda, as mangas fluctuantes como asas, e tão abertas que chegavam quasi ao chão! As mulheres usavam-nas muito largas no pulso, em forma de sacco amplo, como as do hábito dos frades, mas arregaçadas à larga em guarnições de peles caríssimas. V. o retrato de D. Leonor, segundo uma aguarela do *Recueil de Gaignière*, no *Album Historique*, de Ernest Lavisse, 4.^a ed. 1910, vol. 3.^o pag. 14, onde apresenta umas mangas excessivamente largas, *manga larga no bocal*. Augusto Epifânio da Silva Dias, na sua edição crítica e anotada das *Obras de Christovam Falcão*, Pôrto, 1893, anotando êste verso, cita uma passagem da *Historia Tragico-Maritima*, que se refere aos *bocoes* das mangas. Os editores de Ferrara (1554) como não acharam bonito êste verso, julgo eu, substituíram-no por

a Menga la del Bustal

mudando o artigo — o o por a — com que começa o verso anterior. Êste atropêlo do pensamento do autor, se bem que condenável sob todos os pontos de vista, teve porêem a compensação de originar o interessantíssimo artigo da eruditíssima escritora D. Carolina Micaëlis de Vasconcelos — *Uma passagem escura do Chrisfal* — publicado na *Revista Luzitana* tomo III pag. 347 a 362.

(3) Segundo os historiógrafos, durante o reinado de Francisco I, a côrte francesa imitava o traje dos soberanos: os nobres, o do rei; as damas, o da rainha.

anda a dor dissimulada
 mas ela dará seu fruto;
 a minha alma traz o luto;
 de pouco sou desposada ⁽¹⁾
 mas descontente de muito.

Troquei amor por riqueza,
 porque m'o trocar fizeram; ⁽²⁾
 mas bem pago esta crueza
 que, em que cem contos me deram, ⁽³⁾
 descontaram-me em tristeza.
 A meu espôso aborreço ⁽⁴⁾
 quando lembrança me vem
 do primeiro querer bem; ⁽⁵⁾

(1) O casamento efectuou-se, sem festividade alguma, na abadia de Cap-sieux, perto de Mont-de-Marsan, entre Bordeaux e Bayonne, no dia 4 de Julho de 1530, sendo D. Leonor coroada rainha de França a 5 de Março do ano seguinte, em Saint Denis, perto da capital. De forma alguma a palavra *pouco* designa aqui um casamento recente; ela foi empregada, exclusivamente, para jogar com a palavra *muito*, com que termina a quadra, formando trocadilho, estabelecendo opposição de estado e de sentimentos: «sou desposada de (ha) *pouco* mas de (ha) *muito* descontente».

(2) O casamento de Francisco I tinha sido uma das cláusulas do *Tratado de Madrid*, quando êste rei fôra prisioneiro de Carlos V, o grande imperador, sempre ambicioso. Se bem que D. Leonor fôsse a sua irmã predilecta, ela foi, sempre nas suas mãos um joguete político de que tirou o maior partido possível, principalmente para equilibrar as suas finanças que sofriam bastas sangrias pelas continuadas guerras em que andava envolvido, de contínuo, com os outros monarcas.

(3) Precisamente na ocasião em que D. Leonor entrou em França foi entregue, para Carlos V, — V. *Historia de España*, por Lafuente, — a quantia de dois milhões de escudos de ouro, a título do resgate dos dois filhos de Francisco I. No reinado de Carlos V, o escudo castelhano valia 350 maravedis. No reinado de D. Manuel, o maravedi valia 27 réis e o escudo 90 réis. Multiplicando o valor do escudo português pela quantidade de escudos entregues pela França dá a enormíssima quantia, para a época, de 180 contos de réis, pouco mais ou menos, pois não é fácil determinar, com rigor, a equivalência exacta, no nosso tempo, de dois milhões de escudos de ouro franceses. De resto, por causa da métrica do verso, o poeta não indica a quantia exacta mas refere-se, por aproximação, a *cem contos*, pretendendo assim aludir, evidentemente, aos *180 contos* do resgate, pois o dote de D. Leonor foi mais avultado ainda, atendendo às condições do contrato de casamento que eram pesadíssimas para o povo francês, em terrenos e dinheiros.

(4) Ela vivia na côrte de Francisco I quási separada do marido, descontente, triste, saúdosa, aborrecida, entregue, exclusivamente, aos officios religiosos e à leitura da Bíblia.

(5) Como se sabe, D. Manuel roubou a noiva ao filho, depois de já lha

ninguém venda amor por preço
pois êle preço não tem.

Não tenho que lhe falar
se não só coisas passadas ;
se lhe estas quero contar,
vão ser todas namoradas
para o pouco namorar.
Fôra êle o meu amor,
e vivera pobrementemente !
Que grande engano de gente !
Que pobreza ha 'hi maior
que a vida descontente ?!

Quando com êle me assento
a falar, caio em míngua,
porque, por esquecimento,
falando, descobre a língua
o que jaz no pensamento.
Faz-nos isto, então, ficar :
eu muda, êle mudado ;
ama-me como é amado ; (1)
para me disto guardar
por bem hei o guardar gado.

Maria perdi, mesquinha ;
logo fomos apartadas ; (2)
do meu mal fui adivinha.
Melhor serão suas fadas
do que foi a fada minha !
Deus a dê ao seu Chrisfal,
por ambos contentes ser ;
e mais não lhe quero ver
porque sei, pelo meu mal,
o bem doutrem escolher.

haver destinado, — *casou com a mulher de outro*, como dizia o povo. Parece que, de facto, chegou a haver ternura amorosa entre D. João III e a sua juvenil madrasta, estando até planeado o casamento, quando ela enviuvou, se Carlos V se não tivesse oposto chamando a irmã para a sua companhia.

(1) Alude aqui o autor à reciprocidade desafectuosa entre os dois cônjuges, pois se Francisco I não amava Leonor, ela também o não amava.

(2) Como já declarei no texto, foram estes dois versos que me incitaram a fazer a interpretação do *Chrisfal*, sôbre base histórica. É sabido que D. Leonor pretendeu levar consigo sua filha Maria quando, em Maio de 1525, saíu de Portugal para a côrte castelhana, mas opôs-se a êsse seu desejo, tenazmente, todo o povo português e o próprio monarca (D. João III).

Assim ela *perdeu* para sempre a filha de quem foi *apartada* devido ao

Quando a eu assim ouvi
doer-se de minha pena,
com novos olhos a vi,
e, então, que era Elena, ⁽¹⁾
minha amiga, conheci.
Esta pastora e dama
certo que melhor lhe ia
quando a cantar ouvia,
dando fé que em sua cama
o velho não dormiria. ⁽²⁾

imperador não ter permitido o casamento com o seu enteado, como a nação desejava e como ela, de resto, desejava também.

(1) Teodore de Beze (1519-1605) dedicou a D. Leonor uma pequena poesia, em latim, onde, enaltecendo o facto de procurar manter sempre a paz entre seu marido e seu irmão, a compara lisonjeiramente a *Elena*, a famosa Elena que pela sua celebrada formosura deu logar à guerra que fez perder Troia. Segundo a tradução francesa, que topei algures, a poesia reza assim:

D'*Hélène* on chant les attraits :
Auguste Éléonore vous n'êtes pas moins belle
Mais bien plus estimable qu'elle :
Elle cause la guerre, et vous donnez la paix.»

Parece que, no século XVI, era chique, elegante e vulgaríssimo, comparar as damas, que se impunham pela sua radiante formosura, à celeberrima Elena troiana. Camões, numa carta do manuscrito Vimeiro, — citado por T. Braga — referindo-se às mulheres da Índia, diz o seguinte: «Outras damas hay cá, que ainda que não sejam *tão fermosas como Elena*, são altivas».

(2) Quando D. Manuel se consorciou, de facto, com D. Leonor (24 de Novembro de 1518) contava já perto de 50 janeiros, e a sua juvenil noiva completara em 15 dêsse mês 20 viçosas primaveras apenas; havia, portanto, entre ambos, a sensível diferença de 29 anos, isto é: êle podia bem ser pai dela! Êste casamento desigual, pela desproporção de idades, produziu extraordinária surpresa entre o povo que achincalhou o caso nos recursos fecundos da musa popular. E daí esta alusão do autor a uma cantiga apropriada da época do casamento, que subtilmente evoca. T. Braga na sua *Hist. da Lit. Portuguesa* (Renascença) Pôrto 1914, a pág. 249 e 250, cita o romance tradicional dos judeus do Levante, segundo Menendez y Pelayo na sua *Antologia* t. x, pag. 356

*Viejo malo en la mi cama
A la fin no dormiria*

bem como a referência de Camões no seu *Auto de El Rei Seleuco*:

Ouvistes vós cantar já
Velho malo em minha cama?

Pena me deu não querer
 vê-la em tal tristeza posta ;
 quizeralhe eu responder,
 mas trespôs uma tresposta ⁽¹⁾
 pelo qual não pôde ser.
 Depois, de ver-me sem vê-la,
 os meus olhos me choraram ;
 quantas coisas lhes lembraram
 que entre mim, Maria, e ela,
 em outros tempos passaram. ⁽²⁾

Como se vê, esta situação — se bem que descrita através da fantasia subtil do poeta — é bem diáfana, bem transparente, positivamente aplicável à rainha D. Leonor de Áustria, coisa que crítico algum havia notado ainda !

Mas os amores entre o pastor e Maria são revelados à família desta

por Joana, outra pastora
 que a Chrisfal queria bem.
 Mas o bem, que do tal vem,
 não ser bem maior bem fôra,
 por não ser mal a ninguém.

A qual, logo aquele dia
 que soube dos seus amores
 aos parentes de Maria
 fez certos e sabedores
 de tudo quanto sabia.

Admitindo-se que é, de facto, a infanta D. Maria a heroína do *Chrisfal*, não é muito fácil identificar de maneira rigorosa, com a necessária precisão histórica, esta outra pastora Joana, pois várias Joanas rodearam e conviveram com a irmã de D. João III, no entanto por aproximações sucessivas para a verdade — se-

⁽¹⁾ *Tresposta* significa, em linguagem antiga, um outeiro, um cabeço, segundo D. Guimarães no *Bernardim Ribeiro (O poeta Crisfal)* pag. 234, nota. O pastor fala no tempo presente mas, talvez, isto oculte uma subtileza poética do autor. Elena transpõe um cabeço? um outeiro? uma montanha? Como vimos, D. Leonor teve de *transpor* os Pirenéus (*tresposta?*) para entrar em França e poder efectuar o seu consórcio com Francisco I.

⁽²⁾ Quando D. Leonor se apartou de sua filha (Maio de 1523) esta não completara ainda dois anos. Parece que Chrisfal recorda aqui brinquedos de infância passados entre êle, uma criança de peito, e sua mãe. Em altura oportuna terei ocasião de me referir a êste ponto com maior amplitude.

gundo o método preconizado por Renan — talvez alguma dedução resulte de aproveitável. Vejamos, pois :

Entre as várias damas da infanta que fizeram parte do pessoal da casa própria que seu irmão lhe pôs em 1537 — quando ela completou os 16 anos — houve D. *Joana* de Miranda, que casou com o conde de Mira, D. Afonso de Noronha ; *Joana* Vaz, mulher muito erudita, sua açafasta e mestra de latim ; D. *Joana* de Gusmão, filha do conde de Redondo e seu mordomo-mór D. Francisco de Gusmão ; e, finalmente, a mãe desta, D. *Joana* de Blasfeldt que os historiógrafos apontam como mãe adoptiva e confidente da infanta. Entre estas Joanas todas, a última tem mais probabilidade de ter sido a reveladora dos amores, atendendo à sua situação muito especial junto de D. Maria. (1) Alguns autores pretendem que a revelação do namôro, à família de Maria, foi um acto de despeito, uma acção movida pelo ciúme, por Joana ser rival da heroína dos versos por, também, *querer bem a Christal*. Todavia, parece-me antes que esta passagem

Mas o bem, que do tal vem,
não ser bem maior bem fôra,
por não ser mal a ninguém.

indica que Joana *queria bem* ao pastor por amizade, por afeição simples, e não lhe dedicava amor propriamente dito, porque estou convencido que êsses amores atingiram um grau extremamente elevado, tornaram-se inconvenientes e graves, e daí a interferência duma pessoa mais idosa procurando ainda remediar o . . . irremediável.

Nas *Trovas* há ainda uma referência a mais duas mulheres, duas *serranas*, mas pela forma obscura, pela maneira enigmática como está redigida deixa margem a dúvidas, dá logar a incertezas, a hipóteses vagas, sem nada de positivo, nem de verosimilhante sequer, poder concluir-se. Vou, no entanto, analisar essa passagem movido, apenas, pelo dever de crítico :

Já serranas ao abrigo
se iam, prados deixando,
as mais delas suspirando :
uma dizia : — Ai, Rodrigo ! —
outra dizia : — Ai, Fernando ! —

(1) « . . . foi creada por D. Joana de Blasfeldt, sua aia e depois camareira-mór, que viera de Castela com a rainha D. Leonor. » V. *A infanta D. Maria de Portugal*, pag. 18, por C. M. Vasconcelos.

Uma ciumes temia,
 outra de si tem receio ;
 uma ouvi que dizia :
 — Quão azinha a noite veio ! —
 outra : — Já tarda o dia ! —

Trata-se aqui, segundo julgo, de amigas ou damas da infanta. A relação de senhoras casadas e raparigas solteiras, que estiveram ao serviço da casa da sobrinha de Carlos V, chegou até nossos dias muito incompleta sem fornecer pormenores de espécie alguma sôbre atribuições pessoais, casamentos, namoros, noviçados, etc., etc. ⁽¹⁾. E sem se conhecerem bem, na sua base histórica, os *mexericos* da côrte, é quási impossível compreender as alusões veladas dos poetas palacianos. Mas nos versos, que deixo transcritos, as vagas referências, sob a forma bucólica, às *serranas* que, *suspirando, iam deixando os prados* para se recolherem ao *abrigo* (ao convento?) parecem deixar transparecer menção de algumas que se recolhessem aos mosteiros naufragadas de amor, coisa que nesse tempo era muito trivial. Frei Miguel Pacheco só cita o nome de duas que professaram em Lisboa, — D. Maria de Vilhena e D. Maria de Mendonça — a primeira no convento da Anunciada e a segunda no de Santos, mas não diz, porêm, qual o motivo que as impeliu para o claustro. Referir-se-há o poeta a estas por serem ambas *Marias*, por terem o mesmo nome da heroína? É difícil responder a êste ponto. Com D. Maria de Vilhena, que morreu freira no convento da Anunciada, dá-se a coincidência singular de seu pai se chamar *Fernando* da Silva. Seria do pai que a *serrana* tinha receio — «*de si tem receio*» — em virtude de alguns amores a que êle se opusesse, com essa imperiosa autoridade que caracterizava os severos papás daqueles remotos tempos? Mas, como acentuei já, sôbre esta tenebrosa passagem, propositadamente obscurecida pelo autor, — que alude, sem dúvida, a personagens conhecidas nos conclaves mexeriqueiros do Paço — coisa

(1) V. o pessoal masculino e feminino que pertenceu à casa da heroína do «*Chrisfal*» na «*Vida da Infanta D. Maria*», por frei Miguel Pacheco. O Sr. Torres de Carvalho, conservador do museu da biblioteca municipal de Elvas, chamou-me, há tempo, a atenção para um número do «*Instituto*», de Janeiro de 1916, onde veem publicados nomes de várias damas da infanta, mas tive ocasião de verificar que foram copiados do livro de Pacheco.

alguma, de seguro, se póde conjecturar pela carência absoluta de elementos auxiliares. (1)

Vejamos agora quem é o pastor *Chrisfal*, namorado de Maria, e herói famoso das «*mui nomeadas e antigas Trovas*» de paixão desventurada.

Escritores seiscentistas, e alguns autores modernos, deram vulto à lenda de que Jorge da Silva, filho de João da Silva, regedor das justiças, se enamorara, perdidamente, da infanta D. Maria, filha de D. Manuel, chegando êsses amores a tal ponto que até «*esteve preso no Limoeiro*» (2).

(*Continua*)

PATROCÍNIO RIBEIRO.

(1) Entre as damas da infanta, que casaram, sei de D. Maria de Noronha, mulher de D. *Rodrigo* Lobo; e de D. Filipa de Sousa, mulher de D. *Fernando* de Menezes. D. Violante de Menezes, casada com Vasco Martins Moniz, era filha de D. *Fernando* de Noronha. Mas não se trata de nenhuma destas, evidentemente.

(2) V. T. Braga, obra citada, pág. 420: «... logo que se descobriram os amôres de Jorge da Silva, apesar de ser da família do Regedor, *foi preso para o Limoeiro.*» Se esta prisão se deu, realmente, não teve, decerto, origem nos amôres com a infanta, pois em 1545, quando faleceu a infanta D. Maria, filha de D. João III e primeira mulher de Filipe I de Espanha, o poeta Jorge de Montemor escreveu umas glosas à morte da mesma, dedicando-as «*ao muy magnifico y discreto señor Juan da Silva regidor de Portugal.*» Seriam esses amôres antes com esta outra infanta em vez de serem com sua tia, como pretendem alguns? Em qualquer dos casos, a dedicatória de tais versos ao homem cujo filho estivera preso por amar uma princesa não primaria por correcta, podendo ser tomada até por um gracejo de mau gôsto e, evidentemente, Montemor não teria uma inconveniência dessas, uma grosseria de tal quilate, para um pai. Daqui deduz-se o seguinte: o filho do Regedor não teve amores com nenhuma das infantas D. Maria. Se T. Braga tivesse conhecimento desta dedicatória dos versos de Montemor, julgo que não formularia a sua afirmativa na «*História da Literatura Portuguesa.*»



Á Erva

*Erva que a Terra tanta vez ignora,
— Pois de tão leve nem a sente em si—
Erva que nasce pela vida fóra
E cresce à toa ou morre por aí;*

*Que a gente a esmague, pise-a a gente, embora,
Que a geada a corte, que o orvalho a esfrie;
Nunca essa alminha sente frio ou chora,
Sempre essa alminha está contente e ri.*

*Tratou por tu a árvore em pequena,
Mas, vejam lá se, acaso, ela tem pena
De nunca ter crescido assim também...*

*E tão fraca, tão frágil e tão fina
— Ela antes quis ser sempre pequenina
Para ficar ao pé de sua mãe.—*



A ama do Rei Dom^o Manuel

PECADORA ARREPENDIDA

EXCERPTO

(Do livro em preparação, *A Igreja na Côrte*)

A culpa quem a teve?
Foi quem te fez formosa
Foi Deus, pálida Rosa.

JOÃO DE DEUS.

Acudiram ao meu espírito estes versos do imortal e saúdoso lírico, quando comecei de estudar em crónicas e nobiliários o perfil estranhamente belo daquela mulher invulgar, que se chamou Justa Rodrigues Pereira, figura de destaque nas côrtes de D. João II e de D. Manuel, o Venturoso.

Tais prendas lhe atribuem, e com tão singulares atractivos no-la pintam, que de admirar é não ter sido mais acidentada a sua vida, e não ocasionasse enormes desgraças ou provocado sangrentas rixas, tão vulgares naquelas épocas, em que os dissídios amorosos se liquidavam, numa encruzilhada, à ponta de espada.

Mas afinal, perguntará o leitor, sôfrego de curiosidade, quem era e o que fez esta mulher?

Não é muito fácil responder à primeira pergunta, que os linhagistas ladeiam e os cronistas evitam.

Mulher nobre^a devia ser, conquanto se não fixe com precisa segurança a sua ascendência, nem o local do seu nascimento. Querem-na uns nascida em Beja¹, emquanto outros lhe assinam

¹ O P.^o Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano*, t. I. — 11 de janeiro.

a cidade da Guarda¹ como sua terra natal, e alguns, mais vagamente, se contentam em considerá-la alentejana². Sua mãe chamara-se Iria Gonçalves, e vamo-la encontrar Priorisa comendatária do Convento de Nossa Senhora da Conceição de Abrantes³, o que confirma a nobreza da sua estirpe⁴. Fôra êste cenóbio dizimado por terrível peste que vitimou todas as religiosas, e «em tamanho desamparo, — conta o nosso Frei Luís de Sousa — «tomarão os Bispos por remedio para se não perderem as parcedes por deshabitadas e propriedades por falta de administração, «encomendar a casa a algumas MULHERES NOBRES, como encomenda, que viviam nela e sem clausura, nem outro sinal de Religião, mais que o nome de Priorezas que mantiveram, inda que «não tinham subditas».

O elegante cronista domínico, usando de fina ironia, chama-lhes «*Priorezas de nome, livres e liberaes*»⁵. Entre as tais priorisas nobres e livres conta-se a mãe da nossa Justa Rodrigues Pereira⁶, de cuja vida nada recontam.

Ignorado o pai e porventura ausente da côrte sua mãe, Justa Rodrigues Pereira vivia em Lisboa, talvez só, em meio dos perigos que, em todas as épocas, rodeiam uma mulher nova, inteligente e formosa, como as mais lindas do seu tempo, na pujança dos encantos gráceis dum espirito superior. Freqüentava o paço dos Reis, e aí encontrou um fidalgo, que esbelto também seria, inteligente e culto, cujo nascimento é indecifrável mistério; o

¹ Na Bula da Fundação do Convento de Jesus de Setúbal, a que adiante nos referimos, o Papa Inocência VIII tem-na como oriunda desta cidade — *Egitaniensis diocesis*.

² Mariz, *Dialog.* 4. Fr. Jerónimo de Belém, *Crónica Seráfica*, L. XI, Cap. XIII.

³ O Fr. Jerónimo de Belém acha provável o seu parentesco com Nun'Álvares, o que não encontro abonado com sólidas razões.

⁴ Êste convento havia sido fundado pelo Bispo da Guarda Dom Frei Vasco de Lamego que o dera à Ordem dos Cónegos Regrantes de S. Agostinho, Cfr. D. Nicolau de S. Maria, *Chronica dos Conegos Regrantes*, L. II, pág. 569, e mais tarde mudou de designação e de religião, passando a chamar-se Convento da Senhora da Graça, da Ordem dominicana.

⁵ F. Luís de Sousa. *Chronica de S. Domingos*.

⁶ P.^o Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano*, cit., e Frei Jerónimo de Belém, *Chronica da Santa Provincia dos Algarves*, L. XI, cap. II. Sustenta êste cronista que esta senhora teve outro filho, irmão de Justa Rodrigues, chamado Nuno Cardoso Pereira, vedor do Infante D. Fernando, irmão de D. Afonso V, mas não exhibe provas da sua asserção. Vide Cap. XII, pag. 621.

carmelita D. João, a quem nem as austeridades de cenóbio, nem os flagícios da Regra lograram vencer os encantos e as seduções daquela formosa mulher. Perderam-no, ao bom do frade, as graças e as gentilezas de Justa, por isso êle dizia ao depois, quando na esteira da contrição, — *Justa fue mi perdicion*. Unira-os a febre de impúdico amor. . . Um dia, porém, o arrependimento mútuo havia de delir a culpa de ambos; e austeros foram na penitente expiação.

Já o bom do leitor arde em ávido desejo de conhecer pormenores da vida do amado de Justa¹; eu lhos digo, satisfazendo-lhe a curiosidade, em sucinta indicação.

Era êsse Frei João um fidalgo, filho de ignorados pais, estando hoje provado não ser, como pretenderam ingénuos biógrafos², aduladores linhagistas, filho bastardo de El-Rei D. Duarte e de D. Joana Manuel, êrro em que caiu também o Sr. Dr. Fortunato de Almeida na *Historia da Igreja em Portugal*³. Num exemplar que possuo das *Memorias dos Grandes de Portugal*, do P. Antonio Caetano de Sousa, mão desconhecida, mas erudita, entre várias e curiosas anotações, escreveu àcerca da filiação dêste Frei João, a seguinte nótula:

Este entroncamento não he certo mas muito duvidoso pela diversidade de opiniões, e na de Gaspar Alz de Louzada, escrivão da Torre do Tombo, famoso indagador das origens das familias e muito versado nos conhecimentos genealogicos diz sem a menor duvida e assegura destes Manoel de Atalaia, a q chama Manoeis de Portugal para os diferencar dos de Castela nada teem com elles, porque são filhos de Bispo da Guarda D. João e se applidarão Manoeis em contemplação de El-Rey Dom Manoel de quem erão collaços e tão favorecidos deste Rey.

Por esta erudita citação, que pela primeira vez se publica, já se fica sabendo que o ilustrado frade foi Bispo e também Capelão-mór, e pai de dois filhos colaços de D. Manuel, que foram D. João Manuel e D. Nuno Manuel.

¹ No trabalho de que êste estudo é excerpto versa-se largamente a biografia dêste D. Frei João.

² Fr. José Pereira Sant'Ana — *Chronica dos Carmelitas*, t. I, p. 476, e P.º António Caetano de Sousa, Anselmo Braamcamp Freire, *Brasões do Paço de Cintra*, que é autoridade de subido valor.

³ Fortunato de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, t. II, pag. 424.

E uma figura notável nos seus tempos; prelado da Igreja e diplomata; soldado em Tânger, onde se revelou valente e patriota exímio «*com hum viril coração que lhe não fallecia, vestido nas armas seculares, em que pelejando recebera muytas fridas e o baptismo de sangue de heroes*», no dizer de Damião de Gois, ocupando depois com lustre as Sés de Ceuta e Guarda, e o provincialato da sua Ordem, embaixador a Roma, primaz de África, do Conselho e Expediente de D. Afonso V, etc.

Se as prendas e graças de Justa perderam o austero e grave religioso, o talento, o engenho, o valor, o garbo de Frei João prenderam a mulher fraca, abandonada a si mesmo, na idade em que os perigos assediam as mais castas e mais fortes. E não queira o leitor investigar a história de tais amores; é a história de todos os tempos, aquela simplicíssima cousa que o Câmilo nos afirma ser «a que os rouxinóis dizem em regorjeados trilhos, «os poetas nos madrigais, e os indivíduos todos a seu modo...»

Dois filhos, como disse, nasceram desta paixão; os tais que se chamaram Manueis por serem colaços do Rei Venturoso, prova da convivência de Justa nos Paços Régios, e do favor com que era tratada, não obstante ter sido a perdição do Capelão-mór dos Reis. Sem embargo de serem filhos sacrílegos foram legitimados por D. Afonso V em 1475.

A má língua do tempo não se quedou calma; isso sim; então, como hoje, não poupava o mérito, e pretendendo amesquinhar o distinto clérigo e deprimir a mulher nobre e gentil, e ainda ridicularizar a sua descendência, que pelos egrégios feitos tão alto ascendeu, divulgou esta insulsa quadra

Justa Rodrigues justou
Com hum frade Carmelita
E desta justa maldita
Os Manoeis nos deixou

O bom do Portocarrero, linhagista de nomeada, mas que não perdia o ensejo de rememorar o escândalo, arquivou-a, e por êle chegou até nós. Que pena não ter vivido agora!... Mas em compensação, Damião de Gois, em resposta à crítica do conde de Tentúgal, exprime-se com esta encomiástica tirada: «*Quanto ao de Justa Rodrigues eu fuy sempre muito cervidor dos que della descendem, e ho que puz dela los faz a elles tão onrados que não devem daver inveja aos Emanueis de Castella,*

*porque se estes vem de Reis, estoutros vem de Santos, e eu quizera segundo a minha arte ser antes Santo que Rey*¹.

Há neste dizer uma alusão ao fim de Justa, que morreu em odor de santidade e como modelo de virtudes.

Continuemos a escutar o cronista, que diserto é o seu escrever: «*Ha Ama que criou el Rei dom Emanuel se chamava Justa Rodrigues, e teve dous filhos homens de grão estima nestes Regnos, hum era Dom João Emanuel camareyro mór que foi do mesmo Rey Dom Emanuel e ho outro dom Nuno Emanuel seu guarda mór, e almotacé mor da sua corte... mas dès no tempo que começou a criar a el-Rey dom Emanuel ela se retirou a tam honesto modo de viver, que a todo género de molheres daua exemplo de virtudes*»².

Nem al podia ser, sabida a rigidez de D. João II, intolerante e severo com todas as leviandades e desordens, que não suportaria na aula régia ocasião de tão danoso escândalo.

É já na sua estrada de Damasco, repêsa das suas faltas, que a formosa Justa intenta redimir o seu passado culposo pelas austeras penitências de apertado cenóbio, onde acabasse santamente os seus derradeiros dias. Para realizar o propósito redentor dos desacertos pretéritos impetra do austero monarca o seu concurso para emprêsa avantajada, destinada a immortalizá-la, o qual lhe retorquiu com a severidade costumada: «*A muito vos atreveis, Justa!*» ao que ela replica: «*Se Jesus houver mister de alguma cousa, Vossa Alteza far-lha-ha?*» O rei tira o gorro da cabeça e em atitude reverente exclama: «*A Jesus a pessoa e a coroa.*» E assim se funda o convento de Jesus em Setúbal, sob a direcção do architecto mestre Boutaça, em terreno cedido gratuito pelo Infante D. Fernando, a quem pertencia, e que dest'arte pretendeu manifestar a sua simpatia a dona tão do valimento da côrte.

Não tarda o Chefe Supremo da cristandade em ofertar a sua contribuição para a efectivação do desejo de Justa; em 1489 vem de Roma um Breve dirigido à fundadora, em termos encomiásticos, e que começa por estas palavras: *Quare pro parte dilectae Justae nobis fuit humiliter supplicatum...*

¹ *Arquivo Histórico Português*. Manuscrito publicado pelo Sr. E. Prestage.

² Damião de Gois. *Chronica do Serenissimo Senhor Dom Manuel*, p. I, cap. v.

Quer dizer: o bom nome de Justa, a fama das suas virtudes e a notícia do seu prestígio chegara a Roma, enquanto em Portugal o Soberano concede pública e solenemente a licença para a erecção do mosteiro: *Nós El-Rey, como governador e administrador perpetuo da Ordem de Cavallaria de Sant Iago deste Reyno, damos logar e licença a Justa Rodrigues, Ama do Duque de Beja, meu muito amado e prezado primo, que possa na nossa Villa de Setubal e arrabaldes della edificar e fazer de novo hu mosteiro de S. Clara. Ruy de Pina a fez em 1490.* É curioso notar que êste Alvará foi solicitado pelo filho de Justa, D. João Manuel, irmão colação e camareiro do duque de Beja. São testemunhos inconfundíveis do prestígio que lograva na côrte a gentil ama do Duque de Beja; e dêste valimento oferece-nos um documento iniludível a presença dos Reis e da sua comitiva, prestando superior brilho à cerimónia da inauguração do convento, em 22 de Agosto de 1492, tomando a Rainha com as suas donas lugar no còro conventual, assistida pela mesma fundadora.

Êsse dia foi de festa em Setúbal, que por séculos guardou a recordação de tão pomposa solenidade, em que pontificou o Bispo Capelão-mór Dom Diogo Ortiz, e pronunciou o panegírico o Bispo de Ceuta, D. Justo Baldino.

Faltava povoar o mosteiro, e vem aqui notar que Justa enjeitou as comunidades existentes no país; queria gente adestrada nos rigores claustrais, e por isso se partiu para Espanha, acompanhada de seu filho, D. João, em busca de religiosas austeras, de apertada observância, que foi encontrar em Gandia, donde vieram as sorores Colletta, a primeira abadessa, Joana Rui, a vigária, Madalena, Águeda, Francisca, Pérola e Clara. Aguardadas pelo Rei em pessoa, entraram triunfalmente, em meio de estrondeantes homenagens, no dia 3 de Maio de 1495. Em 11 de Junho seguinte voltava Setúbal a vestir galas e a enfeitar-se com arcos viridentes, para solenizar o ingresso solene de sete damas da côrte que queriam compartilhar com Justa as rudezas da penitência austera das clarissas descalças. Conduziram-nas pela mão o Rei, a Rainha, o arcebispo D. Martinho, a Infanta D. Brites, mãe de El-Rei, a Duquesa de Bragança, D. Afonso, Condestável do Reino e o duque de Coimbra, mestre de Sant'Iago.

É por êsse tempo que o Rei Dom Manuel, confiado nos superiores dotes da sua Ama e na sua experiência, lhe comete o en-

cargo de duas embaixadas a Castela; assim o afirma o já citado Damião de Gois: — «*era de grande talento, tanto que el-rey D. Emanuel a mandou duas vezes a Espanha*», e assim se explicam as sucessivas deferências que o feliz monarca tinha para a sua Ama e para os seus filhos, seus colaços, a quem acumulou de honrarias e preeminências, que ind'agora constelam a preclara raça dos Condes de Atalaia, Marquesses de Tancos. Esquecida a sua vida galante, e abandonadas as pompas da côrte, sabe o leitor qual foi o primeiro cuidado de Justa? Fixe-o bem, que é a revelação duma alma boa, dum coração de ouro: — trasladar para a côro, onde todos os dias e a várias horas ia rezar, as osamentas de sua mãe¹. Que belo exemplo de piedade filial! Ao mesmo tempo mandava preparar uma cripta, sob a capela-mór, fora do claustro, como preceituam os cânones, para que ali, sob as abóbadas do mesmo templo, acalentados todos pela toada plangente da salmodia monástica, dormissem, perto dela, o derradeiro sono os seus queridos filhos, até ao despertar do novíssimo dia. Malograda foi a sua esperança e iludida a sua última vontade!

E então ali, prosternada em seu pulvinario, à luz pálida que se cõa através as engradadas ogivas, Justa Rodrigues Pereira consumiu no amor de Deus e na caridade os últimos dias da sua vida, orando com lágrimas de fé e de amor junto do esquife da sua mãe, onde ela sepultara também as saúdades dos dias da sua mocidade e das horas da sua descuidada meninice. Bastas vezes ingressava na apertada clausura o Rei D. Manuel para tratar com a sua ama, distinguindo-a com subidas provas de respeito, descobrindo-se quando chegava à sua presença, ao que Justa acudia exclamando: «*Filho, cubra a cabeça.*» Era o preito da gratidão e a homenagem ao talento e à virtude.

E caso é para fazer minhas aquelas palavras de Damião de Gois: «*Este breve corollario puz aqui de sua vida, (de Justa) pera que has molheres que andam mettidas nas vaidades e dilicias deste mundo, trabalhem pola imitarem e acabarem no serviço de Deus.*»

¹ São freqüentes na religião franciscana estes rasgos de amor filial. Assim procedeu o venerando cardial Dom José Neto, actual Patriarca Resignatário, trasladando para a sua cela do Varatojo a urna que continha os ossos de sua mãe.

Aí lhes fica o conselho, e para seguro estímulo e galardão sempre direi às tais *mulheres que andam mettidas nas vaidades e dilicias deste mundo*, que, se seguirem a voz do cronista, talvez lhes não falem biógrafos descrevendo o seu passamento com as alegres côres com que se pinta o trânsito dos eleitos, pois de Justa Rodrigues dizem que *morrera como um anjo*.

Como um anjo, lá me parece hipérbole destoante da pureza angelical, e pouco amável e lisonjeira para a candura dos serafins; mas, que desta vida Justa se partiu acumulada de méritos e de prestâncias que a impõem à admiração dos pósteros, é de justiça dizê-lo e redizê-lo.

O hábito com que desceu à álgida sepultura e com que em vida se amortalhara, foi o manto da sua honra e da fôrça da sua alma, perenemente sensível à sorte dos seus filhos, ao futuro dos seus netos, aos destinos de seu rei e à sorte da sua Pátria! O seu corpo jaz na Casa do Capítulo.

Desde então o povo de Setúbal cobriu de bênçãos a mulher forte que na calma remançosa do claustro se purificou das levezas da sua mocidade, sem esquecer a sorte dos desvalidos aos quais chegava ampla a sua caridade benefacciosíssima, que, aproveitando do seu passado prestígio, linitivava muitas amarguras e realentava muitas desesperanças, entornando nas bôças famintas as vitualhas da sua abundância e os préstimos da sua caridade.

O convento de Jesus de Setúbal é o padrão da fé e do arrependimento, da caridade e da benemerência da mulher que soube levantar-se nimbada de luz, e que apesar de tudo soube ser decôro da sua raça, lustre da sua família e glória da sua Pátria.

O seu convento está hoje transformado em Hospital; a crónica manuscrita peculiar do seu cenóbio, iniciada pela Madre Sórora Leonor de S. João, ficou reduzida a cinzas no incêndio que em 6 de Outubro de 1910 devorou a câmara municipal setubalense, onde se conservava; e uma cópia, ainda existente no extinto convento, desapareceu no mesmo dia. Assim se perderam notícias da ascética vida da penitente Justa, minúcias da sua piedade monástica, traços brilhantes da inexcedível caridade da fundadora, cujo retrato exorna o portal das grades do côro, entre os santos egrégios da família franciscana; contudo o que resta nas crónicas, as notícias esparsas, são o bastante para nos conservarem a impressão da alma bela, nobre e elevada de Justa Rodrigues, que tendo sido a ama do rei Dom Manuel

exerceu sem dúvida prestante influência no ânimo do monarca que tanta glória deu à Pátria Portuguesa.

Justa não deve ser esquecida; Portugal muito deve a esta mulher inteligente e prestimosa; na sua Fé se explicam as suas virtudes e os seus merecimentos. Influíu na vida política do seu tempo; e na história religiosa da quadra da sua vida desempenhou um papel proeminente.

Guardem ao menos, com carinhoso respeito, o monumento que ela levantou; é uma jóia de arte e é um padrão de fé e de amor. Respeitem aquelas sepulturas; são túmulos em que as mortallas se transmutaram em mantos de glória. A mãe e os filhos honraram a sua pátria; serviram-na com carinhosa dedicação; afidalgaram-se nos serviços prestados ao lustre da sua terra; é justo que a Pátria Portuguesa lhes renda a condigna homenagem.

Leitor amigo, quando fôres à Pátria de Bocage e rainha do Sado, ide em piedosa romagem àquele calmo panteom; descobre-te e entra reverente no templo: desce à cripta onde repousam os primeiros Manueis, tão extremados e gloriosos cavalheiros; sobe ao côro e contempla a pintura que retrata a mãe, e ali, onde jâmais escabujaram egoísmos, relembra a delicada emotividade do amor, porventura a luta violenta duma paixão intensa, mas elevada acima da materialidade da vida, e murmura com o fervor duma prece: — Aqui jaz uma mulher que amou, mas a quem a Pátria, servida por ela com alma e vida, deve gratidão também.

... Que a mim, quando por lá passei, e ante o seu retrato me quedei por instantes, pareceu-me escutar as palavras do Evangelho:

Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum. Se ela tanto amou...

SANTOS FARINHA.



Mare Nostrum

I

NAU SOMBRA

*Mare divinum: venho ter contigo.
É uma vigília d'armas a que eu faço,
pobre de mim! como um herói antigo.*

*A noite adormeceu já todo o espaço,
e os rases da névoa que avoeja
são o Mistério que vem passo a passo.*

*Tu foste desde sempre a minha igreja:
nos teus claustros intérminos de bruma,
as asas sabem que a minha alma as beija.*

*E já num tempo que a saúdade embruma,
já em criança, eu te rezava a ti:
amei, antes de amar, a tua espuma.*

*Eu sou teu filho, mar: em ti nasci.
Tentei dizer a Imitação do Mar
que em tantas tardes místicas ouvi.*

*Se os outros me não querem escutar,
é que eu nasci, ó mar, para ser onda,
e não lhes sei, e não lhes sei falar.*

*Assim esta alma querem que a esconda:
porisso soffro tanto e me confranjo,
sou carne triste e tenho uma alma de onda.*

*Viste a S. Gabriel, a Nau-Arcanjo? . . .
(Anda no ar um hálito de incenso:
vai uma nuvem a enlaçar um anjo . . .)*

*Não foi por ela o teu amor imenso? . . .
Como uma noiva que saiu da cova,
vem muita vez no nevoeiro denso . . .*

*Vem nas penumbras, fuge à lua-nova!
E a grande Nau-fantasma calefria
como um amor nas rimas d'uma trova.*

*Lá vai singrando a Nau-capitania!
Vai sem ninguém, ó mar, vai-la beijando:
fala-lhe tu, ó voz da maresia.*

*Vê como é alta, como vem rolando!
Esquife da quimera duma Raça,
na minha evocação vens velejando . . .*

*És uma Ave funerária, lassa . . .
Velas de crepe, ó Nau ; a marinagem
dorme no mar, sonha contigo . . . — Passa ! . . .*

*Na cordoalha, grande Nau-miragem,
o vento inda oficia ao teu Passado,
— um sonho de beleza e de carnagem . . .*

*Agora a India é outra, é outra a obra :
é o Cabo Tormentoso do Mistério
que a nossa alma, entre soluços, dobra . . .*

*A cada instante se abre um rumo etéreo :
e a hora mais humilde, se é rezada,
é um acorde, um não sei quê sidéreo . . .*

*Ó Nau de Sombra, grande Nau armada,
o mundo que o mar nosso nos revela,
não é Prestes Joham, reino de fada . . .*

*O vento cai rezando em cada vela :
e a pobre nau que a nossa dor tripula,
tem em cada beliche um ar de cela . . .*

*Á roda — desespêro : crepuscula . . .
E só no coração, místicamente,
um não sei quê, um não sei quê se azula . . .*

*Como se o desespêro que êle sente,
andasse a conceber um novo deus,
e tudo se fizesse transparente . . .*

*Uma semente a germinar em céus,
um outro Império de silêncio unguido
a que já caem lentamente os véus . . .*

*Sôbre tanto naufrágio e tanta dor,
um ancorar puríssimo, encantado,
num Oriente mais anunciador . . .*

*O' mar, onde nos leva o nosso Fado? . . .
A um naufrágio místico de amor,
não ao dos Galeões, ao do Passado.*

*O' grande rezador da nossa sina,
tu sabes bem que em nós, os portugueses,
o sonho antigo nunca mais declina.*

*Só Beethoven às vezes, poucas vezes,
me fala assim com essa voz divina,
assim exaltadora nos reveses.*

*Somos navegadores de além da Morte :
temos a India Eterna da Saùdade
rumando para sempre a nossa sorte.*

*O' grande mar espúmeo de bondade,
que a nossa alma portuguesa aporte,
entre no reino da Serenidade.*

*É a vigília de armas que hoje faço :
é o que eu te peço, mar, é o que eu te rezo
com a Nau-Sombra no horizonte baço . . .*

ESPUMA

Espuma.

*Murmúrio de deuses
perdidos na bruma . . .*

Jardim em adeuses . . .

*Sorriso que embala,
canção que se exala
da vida que cala :*

*a flor, a flor errante,
sem caule, bailante,
a flor dum instante . . .*

*A flor que sonha alto,
a flor que eu exalto,
o rir do mar alto.*

*A herva do mar,
o musgo do mar,
aroma a rezar . . .*

*Brancura dormente,
sorrindo, dormindo,
fluindo, fluindo,
immemorialmente . . .*

*Sob o sol de agôsto,
alvíssimo mosto
fervendo com gôsto
no lagar do mar . . .*

*A flor que é mais pura,
o lírio a rezar
abrindo na amura
da onda a gear . . .*

*A flor sempre orante,
o echo distante,
a voz a florante . . .*

*Creança da bruma,
espuma, a espuma! . . .*

*A flor em adágio,
divino preságio,
o rir em naufrágio . . .
Corola de neve,
que quanto mais se olha,
mais fresca se esfolha,
mais pura e mais leve . . .
Vozinha em penumbra
que meiga ressumbra
do glauco marulho:
saúde em arrulho . . .
A flor sensitiva
mais que a sensitiva:
— a flor rediviva.
A vida e a morte
num beijo, de sorte
que é vida ou é morte? . . .
A alma da vaga,
o rizo que alaga,
os dentes da vaga . . .
Cabelo que vòa,
que longe ennevòa,
que reza e echòa . . .
que o vento desfia,
ou acaricia
em Avé-Maria . . .
Sorrir feito lírio,
sorrir em delírio,
o lírio mais lírio . . .
Segredo florindo,
voz de rôla etérea*

*que chora, sorrindo
 à nossa miséria.
 Suspiro nevado,
 soluço que beija
 e ri consolado . . .
 O ai que avoeja,
 o ai encantado,
 a reza do mar,
 que quando o Universo,
 em névoa submerso,
 se fôr a finar,
 será ainda o verso
 que se há-de escutar.*

SERENIDADE

*Tenho uma cóta d'armas : Deus ouviu-me.
 Pude vesti-la emfim : — Serenidade.
 A minha dor humílisma, sorriu-me.*

*Guerreiro que ergue as mãos, todo humildade,
 olho como um irmão, o meu destino,
 sabendo que não há felicidade.*

*Olho-o como um irmão : sinto-o divino;
 e ambos nos perdemos no Mistério
 como as azas se perdem no ar fino.*

*Azas remando pelo mar aéreo,
 entre frotas de núvens que adivinho
 buscando as Indias dum àlém etéreo . . .*

*Como as azas que sobem . . . Não há ninho? . . .
A certas horas quási me aparece,
e há raios de sol todo o caminho.*

*Depois a Morte nunca nos esquece,
vôa comnosco, e se a fadiga vem,
leva-nos sob sóis que ela adormece.*

*Serenidade, que eu te cinjá bem,
p'ra vêr na vida não uma kermesse,
mas uma rota de almas para além . . .*

*Assim nem sempre a minha dôr soluça :
tem armistícios como o mar, sorri
na névoa de mistério em que se embuça.*

*E se o amor a beija e transfigura,
largando a escóta, toda se debruça
na rota da vertigem e loucura . . .*

*Há instantes assim de espelhamento,
em que a barca nas águas debruçada
é uma miragem de luar e vento.*

*Há instantes assim nesta abalada
como entre Livros de Horas, num convento,
ou, entre fontes, um sorrir de fada.*

*Serenidade que eu supuz mentira,
pura nimfêa que o meu chôro aflora
e que a minha alma nem em sonho vira . . .*

*Espraiamento místico de aurora,
orvalho meigo num jardim que expira,
perfume que outra vez nos enamora.*

*O' minha cota d'armas toda pura,
cingindo-te, sorriso na derrota,
tecido forte de irreal brandura.*

*O vento vem, minha alma: — larga a escota! . . .
E olha o destino pela noite escura
como na proa um vôo de gaivota . . .*

A MORTE À NOSSA RODA . . .

*A Morte â nossa roda, fia, fia,
— um fiar de vertigem que enlouquece! . . . — ;
oiço o fuso girar na noite fria
na alcova em que a fadiga te adormece.*

*A Morte â nossa roda, tece, tece,
— invisível tear, tear de magia! — ;
cada instante de vida que esperece,
um fio a mais nessa tapeçaria . . .*

*As estrêlas que tremem pelo céu
em corolas de luz, num vão tremer,
tem medo dela, amor: são como eu.*

*A Morte, às vezes, queria descansar;
mas sem saber porquê, tem de tecer
nesse invisível, trágico tear . . .*

COMO TU BEIJAS . . .

*Tu beijas como a lua beija o rosto
de todo um lirial alevantado.
Não sei: mas os teus beijos tem um gosto
de paraíso que nem foi sonhado.*

*Beija-me mais: nas pálpebras, descendo,
na boca ainda, assim, musicalmente.
E' mais que humano: eu sinto-me morrendo:
um anjo a beber alma docemente . . .*

*Que tem a tua boca, ó mais que doce? . . .
Beija como um perfume beija a água,
como uma rosa um coração em mágoa . . .*

*Beija como d'âlem, como se fósse
um pobre rouxinol agonisando,
que não tem voz, e canta assim beijando . . .*

ANTÓNIO PATRÍCIO.



Uma instituição que nos afirma: a Escola-Oficina n.º 1, em Lisboa

A visita a uma das exposições anuais desta Escola, um exame ainda que rápido às suas aulas e processos de ensino, o compulsar embora sumário dos seus relatórios, além do interesse directo que apresentam, e que em justo relêvo já tantas vezes tem sido colocado, oferecem do mesmo passo imperioso motivo para reflexões, que só podem traduzir-se por fim em uma satisfação bem viva. Com efeito, no meio do desânimo cruel de tudo e de todos, quando as enormes dificuldades que de cada lado se levantam às boas iniciativas e às boas vontades nos levam até a descreer do próprio sangue, a considerarmo-nos uma raça abastardada e condenada fatalmente à morte, vamos à Escola-Oficina, vemos o seu funcionamento, informamo-nos sobre as linhas gerais da sua história, e recebemos em algumas horas, com um mixto de alegria e de vergonha, um iniludível desmentido ao nosso pessimismo e desalento. É possível a portugueses criar, organizar e manter qualquer coisa de perfeito — em quanto humanamente, é claro, a perfeição é acessível; não pesa sobre nós um anátema de degenerados irredimíveis, seja o que fôr o que nos esmaga e nos oprime: o testemunho ali está ante os nossos olhos, irrecusável e bem vivo.

Não pretendemos, atenda-se, levantá-la como um exemplo único; outras construções igualmente sólidas e bem proporcionadas sabemos que se erguem já entre nós em variados ramos

da actividade social, de cujo exame idêntica ilação poderíamos adquirir; mas o argumento só vem em refôrço do novo incitamento e novo estímulo que esta escola amplamente nos oferece. E, por outro lado, se êsses outros exemplos certamente aparecem, são mais numerosos sem dúvida no comércio, na indústria e na agricultura, em que, antes de mais nada, há o poderoso incentivo do lucro, e para os quais, em seguida, menos se fazem sentir os entraves pertinazes da nossa pesadíssima organização política — tanto no sentido geral como no pejorativo da palavra...

E assim, desde já, pomos o dedo na mácula: na grande causa daquele nosso desalento e daquele nosso pessimismo; e nós os professores oficiais, pela natureza particular do nosso papel, talvez melhor do que ninguém o sentimos. Sem negarmos bôa vontade a ninguém, antes em muitos a reconhecendo; compreendendo a enorme dificuldade de lutar contra a verdadeira doença social — e crónica... — que os poderes organizados representam entre nós; podemos no entanto asseverar com absoluta sinceridade que muitas e muitas vezes temos invejado o mais modesto operário, o carpinteiro, o pedreiro, o serralheiro, porque êsses ao menos, em seus misteres, podem, e devem até, entregar a sua obra bem aplainada, bem martelada, em perfeita esquadria e em impecável acabamento; podem, e devem mesmo, ir constantemente melhorando os seus processos, corrigindo os seus modos de fazer: enquanto nós, peados de mil burocratismos, organizações e legislações, temos finalmente, ao cabo de alguns anos de porfia — e de perda de ilusões e de embotamento de sensibilidade — de nos resignar a exercer como a mais rotineira das fachinas aquilo que uma ingenuidade generosa — amarfanhada e destruída pelo Estado, que a devia incitar e proteger! — com entusiasmo considerava um sacerdócio.

Vejam-se os relatórios da Escola-Oficina, infira-se dêles a parca retribuição, sobretudo até há poucos anos, dos seus professores: consequência necessária do seu feitio económico de sociedade de quotização voluntária — e admire-se depois a estultícia do Estado, que nem ao menos sabe compensar astutamente a sua penúria persistente e irremediável, despertando nos seus educadores, com um pouco mais de liberdade que lhes proporcione, aquele interêsse pelas suas escolas e aquele amor e aquele desvelo que só se teem por aquilo que criámos, ou ajudámos a criar.

E se é verdade que é impossível a transição rápida, seja no entanto êsse o caminho pelo qual se enverede. E se é perigoso confiar em demasia, desde o início, no uso que se fará da liberdade, pensemos que nada nasce perfeito, lembremo-nos de que essa mesma Escola-Oficina, que hoje admiramos, teve decerto — e não julgamos fazer-lhe ofensa aventando-o — na sua origem êrros e imperfeições grandes. Suponhamo-la mesmo, por absurdo, inferior no seu comêço à instrução oficial: mas vejamos que progrediu — enquanto êsse ensino do Estado . . . ficou na mesma, ou pouco menos.

Observemos também que o que de melhor se encontra nos estabelecimentos oficiais, vamos descobri-lo ou nas escolas autónomas, ou nas obras circum-escolares, em que essa autonomia igualmente se realiza.

O tipo de organização escolar centralizado e uniforme, à alemã, já deu as suas provas nos países latinos, e elas são, a consenso geral, nítidamente negativas; pelo contrário o tipo inglês, de criação constante, de autonomia condicionada, de iniciativa, dá-nos obras como a Escola-Oficina. Não merecerá ser considerado êste nosso ponto de vista?

* * *

É difícil escrever sôbre esta instituição, pelo muito conhecida que já é. Continuando, porém, a examiná-la não propriamente sob o aspecto dos resultados conseguidos, que são bem patentes, mas dos princípios directores, que desejaríamos possibilitados em todo o campo da instrução, passaremos — tendo já considerado a enorme vantagem de se ter vindo criando a si própria, passo a passo e, embora com a indispensável prudência, sob o domínio e impulso das reflexões que a mesma prática foi sugerindo — a examinar uma nova condição feliz dos seus trabalhos, que muito invejamos também: a de que, àlêm de ser diminuto o número de alunos em cada turma, a cada disciplina professada procura conceder-se todo o tempo necessário para, sem precipitação e fazendo obra sólida, se ir construindo em cada espírito infantil um edifício educativo que possa de facto resistir ao tempo e alguma coisa verdadeiramente signifique. Na verdade, com as horas contadas, a corda na garganta, tendo de apresentar necessariamente, por um conjunto de variadas circunstâncias e exigências, no fim de cada ano determinados resultados, reais . . .

ou aparentes, ¿como há-de o professor ir fazendo a sua verdadeira aprendizagem, aquela que realmente pode valer, que resulta do seu contacto com as realidades, e que, mais, só a ser feita sistematicamente por cada professor, e sucessivamente transmitida, pode de facto vir a acumular melhores preceitos e a traçar caminhos mais fáceis para o ensino futuro? ¿E como há-de, êle, também, ir a passo e passo acomodando à individualidade, à personalidade de cada um dos seus alunos os métodos gerais do seu ensino, *vendo o que faz*, com o vagar conveniente para ir acompanhando a acção com a reflexão e pensando na bôa maneira de fazer adquirir a cada um dos seus discípulos os conhecimentos ou as artes a proporcionar-lhe?

Perguntemos a alguém se não é absolutamente imprescindível que, seja qual fôr a instrução que se esteja ministrando, ela represente um verdadeiro valor: a resposta fatal será a afirmativa, a de que se ensine bem embora se ensine menos; a de que todo o trabalho do profissional deveria ser com efeito êsse de ir adaptando recíprocamente, com inteira honestidade, o fim a realizar e a própria realização; o de ir vendo cuidadosamente, estabelecido um certo objectivo geral, até que ponto êle se pode efectivar, e qual a melhor maneira de o conseguir. ¿Mas como fazê-lo na escola com a tranqüilidade que é precisa, e sem prejuízo dos alunos nem do ensino, se ao professor não derem tempo, bastante tempo, todo o que fôr possível, fazendo desta condição uma das primordiais e dominantes? Ora esta nota, de grande alcance educativo, freqüentes vezes a vemos ferir nos relatórios pedagógicos da Escola-Oficina, como realizada a encontramos nos seus horários e distribuições de matérias: a criança entra às nove, sai às cinco, e nessas oito horas, como se compreende, há tempo de sobra para uma bôa instrução, e ainda para numerosos períodos de recreio, com a vantagem adicional, mas não inferior, de durante êsse período quotidiano bastante longo se exercer sôbre as crianças uma considerável acção educativa, que até sôbre as próprias famílias se vai depois reflectir e alargar...

* * *

Tomemos agora outro ponto importantíssimo: o da correlação entre os vários objectos de estudo — constantemente o acharemos realizado nas suas aulas. Os nossos liceus, *vide* as nossas escolas primárias mesmo, são afinal pequenas universidades, cada dis-

ciplina com o seu programa fechado, e por isso mesmo ambicioso e vão: a geografia zangada com a história, a aritmética desdenhosa das sciências naturais, o desenho isolando-se altamente . . .

Institutos de cultura geral, em vez de para a sua organização *se ouvirem*, apenas, os especialistas das sciências, subordinando-os a um plano superior, entregam-na em vez disso às suas mãos completamente, em cómodo abandôno — cortada aos pedacinhos, que em seguida se justapõem ao acaso das suas reentrâncias e saliências . . . Ora é por tudo isso mesmo que todo o nosso ensino público é tão falho em vitalidade e significação, tendo retalhado a Vida em tantos fragmentos que a criança os não logra unir e lhes não acha interêsse. ¿Era preciso engenho e perseverança e trabalho para que os programas em geral, e os programas de trabalho de cada professor em especial, obedecessem a êste grande princípio da concentração de esforços? Sem dúvida que era; mas, repetimos, ¿de que serve *começar-se* por traçar *a razione* planos maravilhosos, e nunca se considerarem, verdadeiramente, as realidades com que se tem de trabalhar?

*
*
*

Salientaremos, para terminar, um outro título da mesma escola à nossa simpatia: o cuidado, por uma parte, em que todo aquele ensino — mas absolutamente todo — que na realidade só nos pode vir da experiência e dos sentidos, só da experiência e dos sentidos seja tirado, nunca se lhe substituindo parolices ôcas e pagagueantes; por outra, o de verificar que todo o ensinado seja de facto assimilado e apreendido. São assim os educandos que por si próprios e por suas mãos constroem o edificio, para o qual lhes são fornecidos materiais, apenas sob a direcção discreta do professor, moderada e prudente; e todo o aprendido é depois exteriorizado pela escrita ou pelo desenho, as formas mais exigentes em correcção e clareza de ideias. Conjugue-se com isto a inteira familiaridade entre aluno e professor, tão íntima e perfeita e essencial como a que em nossas casas existe entre nós e os nossos filhos, e, combinados com ela, o ar de trabalho, de aplicação espontânea e solidária, a escola de iniciativa sistematicamente facultada ao aluno — e sob a orientação de tão bons princípios, com o ensino assentando sempre na experiência, como sempre culmina na acção, e toda a restante organização a êles

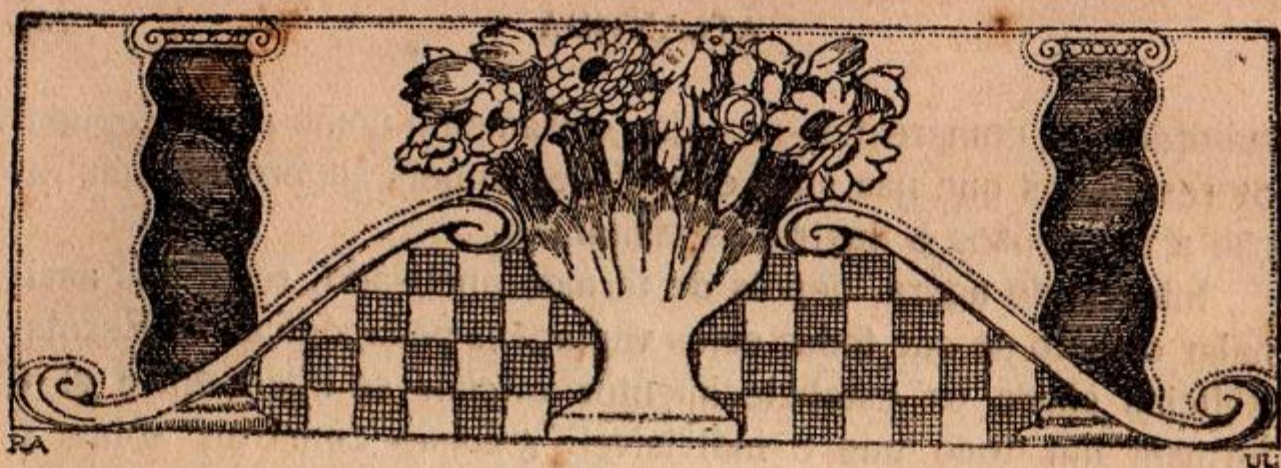
subordinada, compreende-se então claramente como se conseguem os resultados que nas suas exposições anuais sugerem a admiração a numerosos e ilustrados visitantes.

Integrando agora, depois de termos analisado, resta-nos assinalar o facto de que todas estas vantagens pedagógicas da Escola-Oficina sôbre os estabelecimentos oficiais se ligam entre si e formam um todo uno e indivisível. ¿ Como construir sôbre o sensível, com efeito, como adequar e proporcionar o ensino a cada temperamento e psicologia, como manter a familiaridade nas aulas, como ir aperfeiçoando incessantemente os métodos e a organização, como efectuar concentrações, como, em uma palavra, fazer trabalho sólido, sem essas duas condições imprescindíveis (pressupostas no professor, é claro, uma boa disposição para o ensino e uma boa preparação geral): o tempo e uma relativa liberdade, que ela própria tem aquele como factor *sine qua non*?

Mas dir-se-há: todos êsses preceitos são velhos e relhos em pedagogia... Serão; *nihil sub sole novum*... Mas se o ponto a frisar é que nem sempre os vemos adoptados e seguidos: longe disso, infelizmente... É o caso proverbial do ovo de Colombo. Não temos porêm dúvida alguma (nem os nossos amigos daquela escola, estamos certos, no-lo levarão a mal) em aceitar mesmo a questão nesses justos termos: resta de pé a indiscutível supremacia de nesse estabelecimento de ensino se trabalhar honestamente, seja o que fôr que se produza — e vê-se, todos os anos, que se produz *alguma coisa*; de que nêle, desculpe-se a rudeza, nunca se *falseia* quando se não pode realizar, ou, cedendo sempre, que, quando muito, se *falseia* muito menos, infinitamente menos do que no ensino legislado — só o que humanamente e inconscientemente *vai passando*, pois que nada há de modelarmente perfeito sôbre a terra... Subordinem agora a Escola-Oficina ao Estado, decretem-lhe programas *a priori*, apliquem-lhe a *regra* burocrática (que não detalharemos...), e verão em poucos anos, em meses mesmo, em que coisa lamentosa e desgraçada transformaram um organismo pujante e cheio de seiva, e só pujante e cheio de seiva porque a si mesmo se formou e livremente se ergueu do solo, educando-se tenazmente nos próprios obstáculos — como os *self-made men* uma *self-made school*...

Fevereiro de 1916.

LUÍS CARDIM.



Museus de mobiliário

PARA O CONSELHO DE ARTE DA TERCEIRA CIRCUNSCRIÇÃO

Eu creio a nossa boa terra de Portugal aquele dos países do mundo que durante a sua longa história mais insistentemente e cobiçosamente tem sido pôsto a saque. Tal como a Igreja, que com imperturbável paciência amalha, acumula e selecciona riquezas para as tornar cobiçadas dos Estados e da sua fôrça, acabando por ser delas despojada, assim os portugueses, de conquista em conquista, de esforço em esforço, de trabalho em trabalho, procuram sem descanso tornar grande, rico e próspero o melhor recanto da terra, para adormecer depois do prodigioso labor e acordar afinal esbulhados de tudo quanto lhes custara amarguras, trabalhos, desesperos e lutas, — as ansiedades da posse fortificando a indiferença nos perigos, os entusiasmos da avidez avigorando as resistências da audácia.

Assim, toda a história da grandeza de Portugal segue invariavelmente acompanhada da história da sua decadência; a um longo período brilhante, áureo e feliz sucede sempre outro período de abatimento, de fraqueza e de penúria, e à admirável resistência da raça, ao seu espírito de resignação, e sobretudo à confiança ilimitada na própria energia, se deve esta circunstância maravilhosa de se haverem atravessado os séculos nas alternativas da fortuna e da miséria, as invasões, as lutas, as imprevidências, as prodigalidades e as loucuras, para se chegar a êste momento, tão decisivo e tão nítido, da nossa existência, e poder-mos ainda reconhecer que Portugal não só está muito longe de

se considerar abatido, como, ao contrário, se encontra forte, engrandecido, senhor dos seus próprios destinos.

Não impede, entretanto, que êste novo período de reconstituição pudesse dispensar-nos de muito trabalho e de muitíssimas canseiras, se tivéssemos sabido acautelar aquilo que tanto nos custara, desde as mesmas terras que constituíam para a Pátria um património sagrado, até ao último tapete ou ao último *biblot*, que nos foram companheiros nas horas tranqüilas e felizes dos dias de paz.

Tem-se recusado a Portugal uma tradição artística. O doentio delírio negativista, tão próprio dos sceptismos do tempo e que nos exageros peculiares ao nosso feitio moral nos leva a todos os excessos, encontrou em muitos de nós mesmos quem nos deprimisse, apontando-nos como um povo mais caracteristicamente de aventureiros e de fatalistas, do que uma raça de espírito sensível, apurado e requintado, capaz de se deixar deslumbrar pelas coisas delicadas e superiores da Arte. Não há nada, entretanto, mais lamentavelmente falso, nem mais grosseiramente injusto. Portugal acompanhou sempre, desde que existe, todo o espírito do seu tempo. Foi guerreiro nos tempos heróicos; foi conquistador nos tempos de aventura; foi o maior entre os maiores no período das descobertas; foi trovador e foi elegante, foi submisso quando o dominaram, mas foi invencível quando decidiu libertar-se. Sempre que houve heróis êle teve heróis; sempre que houve grandes reis êle os teve também; sempre que houve poetas êle teve poetas, sábios quando houve sábios, artistas quando houve artistas. Nenhum rei de nenhum país excedeu D. João II; nenhum matemático excedeu Pedro Nunes; nenhum herói Nun'Álvares; nenhum navegador Vasco da Gama; nenhum conquistador Afonso de Albuquerque; nenhum poeta Luís de Camões; nenhum estadista Pombal. E ainda hoje, quando a França nos aponta nos seus grandes homens um historiador como Thierry, um poeta como Hugo, um romancista como Flaubert, um escultor como Rude, um lírico como Coppée, Portugal no extremo ocidente, longe, isolado e obscuro, pode medir os seus homens em estatura, apontando Herculano, Garrett, Camilo, Eça, Junqueiro, Antero, Soares dos Reis, João de Deus.

Não é, assim, admissível que tendo acompanhado todos os movimentos do espírito e sofrido todas as influências dos tempos, nos tenhamos sistematicamente divorciado e afastado dos movi-

mentos e influências da Arte, quaisquer que tenham sido as suas manifestações. A Renascença, que na literatura portuguesa teve em Camões uma afirmação tão alta, não podia deixar de cantar entre nós o seu Rafael ou o seu Leonardo de Vinci. Porque os não encontramos na sua obra como encontramos os *Lusíadas*? Porque é fácil saquear um espólio de Arte, arrebatá-la toda a obra de um pintor, de um escultor ou de um cinzelador; sepultar no esquecimento uma grande obra e com ela uma grande glória de artista. A obra de um escritor, desde que Guttenberg interveio para a tornar eterna, essa não é fácil destruí-la, saqueá-la ou esquecê-la.

Devemos afirmar, e podemos fazê-lo, por orgulho nosso, e por honra das nossas faculdades, que o espírito português é como nenhum outro aberto a todas as aptidões. A mão que cinzelou a custódia de Belém; a que pintou os quadros de Viseu, ou a que iluminou o missal cabiçado de Junot, são tão documentais para as faculdades da raça como o roteiro da Índia ou a batalha de Aljubarrota. Ainda não há muito, o ilustre crítico e professor Sr. Joaquim de Vasconcelos e o fotógrafo Marques Abreu reuniram na mais preciosa das colecções a documentação de uma parte da arquitectura românica portuguesa. É uma riqueza deslumbradora, e basta considerá-la para considerar também impossível que a fé que guiou, e o esforço que tornou realidade essas obras, em que a pedra se anima do espírito que nela se enterneceu, não se hajam igualmente afirmado nas talhas, nas imagens, nas alfaias e nas pinturas, tudo o que não pôde tão longamente resistir à acção devastadora dos tempos, à maldade dos vândalos e à cobiça dos rapinantes.

O mesmo espírito negativista, e no fundo pedantesco, dos que recusam aos portugueses uma tradição artística, contam com a falta de documentação que a essas circunstâncias se deve, — inércia, destruição, rapina, — e todavia ainda temos com que afirmar que Portugal, desde que fixou definitivamente a sua autonomia, não foi por certo senhor de uma civilização brilhante, mas não foi também aquele povo de bárbaros que se pretende, insensível, inacessível, indiferente a tudo quanto pela Arte coloca o homem acima do quadrúpede. Se muitos dos nossos monumentos architectónicos nos afirmaram capazes de desejar e tornar indispensáveis às necessidades do nosso espírito alguma coisa mais do que choupanas de cômimo cobrindo paredes grosseiras, razões tão

valiosas como êsses monumentos e, podemos dizê-lo, igualmente sólidas, nos atestam e convencem de que nunca deixámos de acompanhar as civilizações passadas, qualquer que tenha sido a grandeza do seu esplendor. É verdade que durante longuíssimos tempos deixámos o melhor da nossa actividade absorvido nas lutas com Castela e com os mouros. Mas a um povo que teve tantas faculdades para os conter e vencer não podiam escassear qualidades superiores às da materialidade hirta e dura do militarismo da época.

«Nos arquivos, diz o sr. Maximiano de Aragão, não se tem encontrado referência alguma a nomes de pintores portugueses do tempo de Pedro I e de D. Fernando. Mas de aí não pode concluir-se que os não houvesse, porque o mesmo succede relativamente ao tempo de D. João I; e sabe-se que de êle datam a *Sala das Pias* (traduziu *Pies*, Pêgas por *Pias*?) e outras do palácio de Cintra, que foram retocadas no tempo de D. Manuel e, posteriormente, duas vezes».

Se êste critério serve para o caso de Cintra, porque não há-de servir em mil outras circunstâncias em que excelentemente ajusta?

Poderá argumentar-se que Portugal só podia afirmar-se artisticamente desde que deixasse da sua Arte o sulco de uma passagem individualizada e autónoma. Assim, a influêcia que a escola flamenga teria exercido sôbre a portuguesa do século XV e XVI, depois da suposta estada de Van Eyck em Portugal, não prova senão o carácter subalterno da nossa Arte, que ficaria uma Arte de reflexo. Mas se isto é assim, não o é menos que não há escolas de Arte de geração espontânea, antes que umas derivam das outras, como uma grande civilização deriva de outras civilizações extintas. O argumento portanto não colhe, antes confirma a opinião de que nunca os portugueses foram insensíveis aos deslumbramentos da eterna beleza. Michielis, citado por Aragão, diz na *Hist. de la Peint. Flam.*:

«Sob o céu fúlgido de Portugal, Jean Van Eyck parece ter exercido não menor influêcia. Um grupo de moços artistas, saídos repentinamente da infância, abrindo os olhos à luz que immortalizou o grande miniaturista, (?) constitui-lhe uma côrte de discípulos e imitadores em que a sua acção largamente permanece».

Ponho de parte a autoridade citada pelo Sr. Aragão e o problema da estada de Van Eyck em Portugal. Mas se realmente o mestre flamengo aqui veio no séquito da embaixada incumbida de

pedir a mão da infanta D. Isabel; se aqui esteve durante dois anos, depois da sua chegada marcada em Dezembro de 1428, — evidentemente não podia em dois anos criar entre nós raízes tão profundas se o terreno não estivesse já desbravado e preparado, e se os *artistas portugueses saídos repentinamente da infância*, como diz o autor citado, não tivessem essa infância suficientemente cultivada e apta a receber a influência do mestre e a constituir-lhe desde logo — *uma côrte*.

Ora o que succedeu com a architectura e a pintura succedeu seguramente com todas as outras artes. Em consequência, não é ousado crer que as armas, tapetes, mobílias, trajos, que Portugal longamente importou, tal era, digâmo-la sempre, a aristocratização do seu gosto, — tivessem em Portugal quem, principiando por as imitar, acabasse por produzir de sua própria criação.

Eu não julgo indiferente ligar-se à arte do móvel uma grande e carinhosa atenção. No povo porventura mais artista do mundo, a França, o móvel ocupa um lugar de especial desvêlo não só nos aposentos como nas atenções. Nos nossos dias, não está ainda esquecido o lugar que lhe mereceu numa das suas mais prodigiosas exposições universais, e aqueles que não entraram na feira imensa de Paris, podem julgá-lo pelo relato que dêle fez Ramalho Ortigão.

A França, especialmente a partir do século XVII, impôs o gosto em matéria de mobiliário. Estudar-lhe a evolução, as mudanças e características, é acompanhar uma parte da história da França, com os nomes dos seus soberanos absolutamente ligados, como rótulos, às transições e às fórmulas. Mas é forçoso reconhecer-se que também a França sofreu a influência dos artistas italianos e flamengos. E tanto é certo, como fica dito, que não há arte de geração espontânea, que o próprio mobiliário italiano sofrera por sua vez a influência do mobiliário oriental. Nos princípios do século XVI, Veneza imitava largamente os móveis do Oriente. É sabido como as incrustações de nácar e cristais coloridos eram comuns nos móveis venezianos; como em Milão se empregava o marfim gravado, em Florença as pedras duras, em Nápoles o nácar sobre fundos de ébano.

Não me proponho meditar o que, na história do móvel, está hoje ao alcance de quem quer que folheie a mais banal das brochuras de vulgarização. Não é de mais porêem acentuar quanto o que se chama *criação* em Arte tem de discutível e de restrito.

Não se cria ; transforma-se, aplica-se, adapta-se, e dêste conjunto pode muitas vezes sair um produto distinto, mas que não deixa nunca de ser uma consequência de produtos anteriores e obedecendo no fundo aos caracteres de origem. Porque imitou, porque transformou, Florença não deixou de produzir maravilhas de mobiliário. Não são sómente famosas as suas talhas, mas também as suas aplicações dos mosaicos como elementos decorativos. Os fabricantes de instrumentos de música do Veneto e da Lombardia, aos quais o movimento da Renascença deveu uma tão alta colaboração, realizaram verdadeiras obras-primas no emprêgo das pedras duras, ágatas, lápis-lazuli, e em toda a Lombardia as obras marchetadas desafiaram toda a competência. Mas pode atribuir-se-lhes uma inteira originalidade ?

Na Flandres também o mobiliário teve, como se sabe, o mais brilhante dos desenvolvimentos. Eram numerosos os desenhadores ornamentistas e deveu-se-lhes em grande parte a fase de verdadeiro esplendor que aquele ramo de Arte definitivamente conquistou. Mas a despeito da supremacia de artistas como os Vriendt, os Franck e os Brueghel, não deixou de submeter-se à influência, não talvez a melhor, de mobiliários estranhos. As habitações holandesas tiveram todavia sempre um especial encanto, por muitas das suas particularidades, o carácter dos seus móveis e das suas ornamentações, os seus artesoados das mais variadas madeiras e de grandes labores e emolduramentos, os seus armários famosos, de tanta solidez e exagêro de proporções. Mas também muitas vezes a aplicação dos mosaicos interveio, cortando pela *coquetterie* dos desenhos e das côres a serenidade pesada dos volumes e das linhas iniciais. Diminuiu-se por isso o mobiliário flamengo ?

Da importância e dos cuidados que o móvel merecia, fala ainda o caso de Richelieu e Mazzarino, que depois de haverem construído os seus palácios ligaram tão grande importância ao mobiliário que os próprios edificios passaram a secundário plano. Em Portugal, para se negar o nosso génio artístico, aponta-se uma grande parte de aquilo que ainda possuímos como devido a artistas estrangeiros especialmente contratados. Pois Mazzarino, que nunca esquecera a Itália, tão depressa conquistou e consolidou a sua supremacia política e com ela a riqueza e a fortuna, contratou grande número de artistas italianos que pôs ao seu serviço, e passaram mais tarde para o de Luís XIV, que largamente

os aproveitou. Deprimiu-se com isso o génio artístico dos franceses?

Foi ainda a artistas por Mazzarino especialmente contratados que se deveu o núcleo principal do grande estabelecimento de arte decorativa fundado na manufactura dos Gobelins por Colbert, sob a direcção de Lebrun. A glória artística da França não deixou por isso de ficar intacta. Podemos dizer mesmo que ficou enriquecida, porque todo o mobiliário, numeroso e sumptuoso, destinado tanto a Mazzarino como a Richelieu e Luís XVI, deve ter ficado incorporado na Arte francesa, tal é o espírito de apropriação e o permanente sentimento da grandeza nacional, da sua glória e da sua supremacia que sempre anima os franceses e os não deixa hesitar diante de nenhuma contribuição que possa convir-lhes. É certo que a França apresenta artistas seus que igualam, quando não excedem, as artes de outros países. André Boule, por exemplo, deixou um nome imorredouro. Architecto, pintor, escultor, desenhista, entalhador, foi, como se sabe, o artista mais completo do seu género e do seu tempo, e os seus móveis ficaram historicamente marcados, como os instrumentos de Stradivarius, para serem comprados a pêso de ouro. Mas a quem deveu Boule, animado pelo seu próprio génio, a variedade das suas aptidões, as suas fontes de inspiração e as suas maravilhosas faculdades de realização? Precisamente aos artistas estrangeiros contratados para os trabalhos da côrte, esmaltadores, pintores, ourives, escultores, gravadores, todos os que, como no caso de Van Eyck em Portugal, lhe *abriram os olhos à luz, o fizeram sair imediatamente da infância*, e fizeram dêle um discípulo antes de chegar a ser um Mestre. Tanto isto é assim que os seus móveis participam inteiramente da influência italiana pela pompa das ornamentações e pelo brilho das incrustações applicadas, e marcam essa influência a despeito da individualidade do artista e da sua autonomia, do seu escrúpulo pelas formas architectónicas, da graça dos pormenores, da delicadeza dos elementos de ornamentação e do seu desprezo pelo destino dos próprios móveis, muitos dos quais, como é sabido, são mais objectos de exhibição do que obras de utilidade prática.

Temos de admitir como um facto sem contestação que êste ramo de Arte não podia passar despercebido em Portugal. Conforme tivemos as nossas tapeçarias e as nossas faianças, tivemos igualmente o nosso mobiliário, e pouco importa que em Portugal,

como em todos os outros países, uma obra de arte haja sido originada noutra obra de arte anterior, e que, para alguma coisa mais nos ser contestado, nos contestem a originalidade mesma. Apesar das acusações de Tolstoi, Shackspeare não sai diminuído por haver imitado e colhido os assuntos das suas obras em lendas e obras já realizadas. Molière permanecerá imortal nas literaturas de todos os tempos, a despeito da sua ausência de escrúpulos e da sua desculpa de plagiário: *Je prends mon bien où je le trouve*. La Fontaine ficará eterno, e todavia, sem a existência bem anterior de Esopo seria difícil prever-lhe o seu lugar na literatura.

O gosto dos portugueses e o seu nunca desmentido amor ao lar, as suas exigências de conforto e mesmo uma parte da sua *coquetterie*, não os dispensou de prestar ao seu mobiliário uma atenção amorosa. Seus, ou estranhos, os móveis existentes em Portugal e em mãos de portugueses, constituiriam uma riqueza que como nenhuma outra afirmaria as prosperidades e opulência do país, apesar dos grandes e freqüentes períodos de luta, de instabilidade e de vandalismo que o agitaram. As obras de talha marcam no nosso país uma especialização que não tem par. Dessa especialização deriva uma quantidade de produtos que é forçoso reclamar para a glória que nos pertence.

De todas estas circunstâncias resulta que o nosso espólio foi imenso, que sob os tetos das casas de Portugal se agasalharam tesouros formidáveis, e que a posse desses tesouros não pode ter sido indiferente à cultura do gosto e até, talvez, um pouco à do snobismo que hoje abastarda o gosto verdadeiro, mas que é, abençoado snobismo! um admirável guarda de aquilo que possuímos e que a especulação, a ganância e a falta de patriotismo estavam delapidando, deixando sair para fóra do país aquilo que tantos anos levava a acumular.

Uma lei salvadora veio proibir o odiosíssimo saque. Os objectos de Arte existentes em Portugal não podem sair de Portugal, e de lamentar é que esta excelente e fundamental medida tenha tão tarde sido garantida pela nossa legislação. Veio todavia ainda a tempo de salvar muitas coisas preciosas existentes no país e que uma vez reunidas constituiriam um tesouro que faria invejas e nos daria orgulho, mas seria sobretudo admirável como elemento de educação.

Porque não pensamos em constituir um museu especial dêste

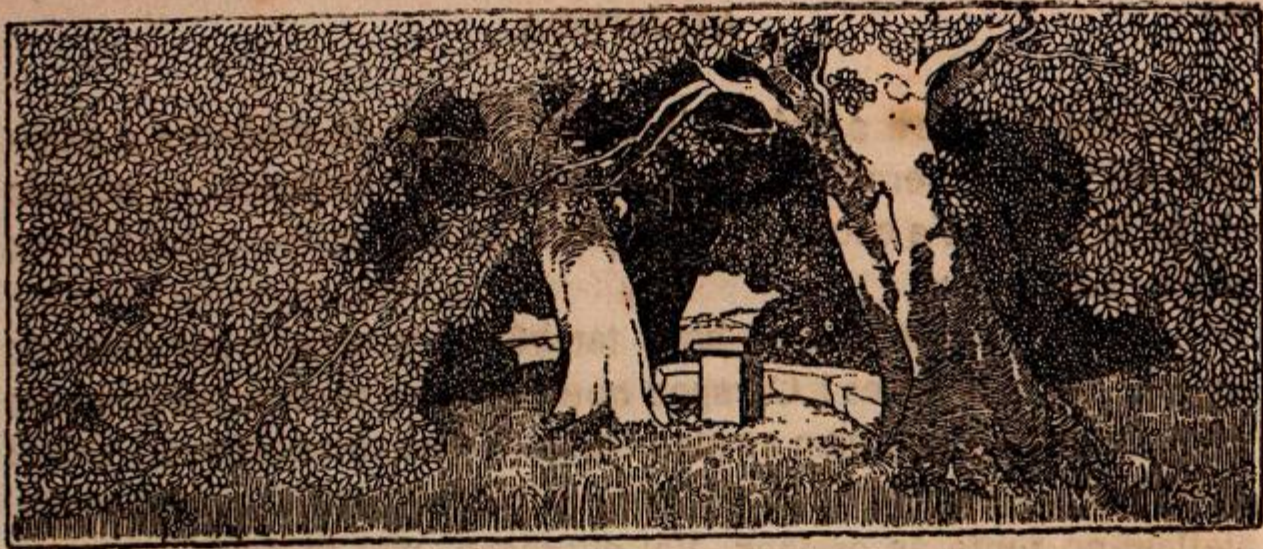
ramo de Arte, em que tão nitidamente e tão honrosamente pode estar representada a actividade portugueza e evocada a vida íntima das gerações que nos precederam?

Eu tenho o móvel como o reflexo do nosso próprio carácter. Ver uma casa, os seus móveis, os seus adornos, a sua disposição, é reconhecer o espírito de aquele que nela habita, a sua forma de viver, os seus escrúpulos, a sua sensibilidade, a sua alma. Aos nossos móveis devemos querer como à nossa família. Êles são os nossos companheiros e os nossos amigos, as testemunhas passivas das nossas dôres e alegrias, os espectadores discretos das nossas mais recatadas intimidades, e quando enchem a nossa casa tornam-na invariavelmente animada e feliz. Uma casa vazia é mais triste do que um túmulo. Num túmulo nós communicamos com aquele que nêle repousa; na casa vazia possuímo-nos da melancolia sem remédio de uma deserção eterna. Nunca fui e nunca vou a um leilão. Um leilão imagino-o na impressão de um descalabro, de uma fatalidade, de uma desgraça impiedosa, e o espectáculo de uma casa que se desagrega e desfaz é alguma coisa de parecido com uma hecatombe ou um saímento fúnebre: parece que há lágrimas nos móveis que se dispersam, tristeza e luto nas paredes que ficam.

A criação de um museu — de museus de mobiliário, parece-me iniciativa de tão grande valor que poucas haveria que mais contribuíssem para a obra educativa em que todos os portuguezes do nosso tempo se sentem empenhados. Por isso a aponto nesta longa, fastienta e dispersiva resenha, em que a insuficiência da palavra é largamente compensada pelo muito que quero à minha terra bemdita e linda de Portugal.

Pôrto, 1916.

GUEDES DE OLIVEIRA.



O Carreiro

(EXCERTO)

A meu Pai

.....
.....
— Puxa d'aí esta corda, p'ra travar mais a carrada — berrou-lhe o João Péva, *Padre-Nosso* rezado e já benzido com muita fé — Puxa com fôrça. Puxa! Raios me partam se eu sei o que tu fazes ao que comes!

Sempre aqueles modos!... e o snr. Paiva a passar!...

— Bonda. Está o dia a cobrir cada vez mais! Vai-me depressa p'lo oleado e por umas mantas.

— Vem jantar primeiro. Temos tempo.

— Pode vir a chuva de caminho. Vai depressa,

— Que *estepores* de serviços!...

— Já te não alembra das vezes que descias a Serra com mólhos de estrume à cabeça, quando estavas em casa da tua mãe?! Bem se diz lá!... O teu mal é teres o preciso: — barriga sempre farta.

— Querias talvez que eu rapasse fome?! A gente sempre vê cada uma!

— Tu vais ou não vais?

A cabecinha no ar e peneirando os quadris, a pensar nas más palavras do seu João, lá se foi, com muito custo, p'lo oleado e pola manta, batendo os tacões das soquinhas, p'la Rua dos Fornos fóra.

Tirando, dentre o colête de saragoça côr de pinhão e a camisola de baieta vermelha, um taludo lenço tabaqueiro, — quando ela se ia já quási a escapulir à esquina do Carriço — o João Péva gritou-lhe ainda :

— Olha! o rapaz que bote também um oleado por cima do apeiro. Tu não ouves! O rapaz que bote um oleado por cima do apeiro e que vergue bem as molhêlhas. Como são novas. . . Olha! no boi da direita, no *Cabano*, que enfie duas cornêlhas. As sogas, aleijam-no rente às orelhas. Vai depressa, não te demores.

E vendo-a desaparecer, acabando de se alimpar ao lenço tabaqueiro, com uns ares de Senhor dos Passos, disse de si p'ra si:

O melhor era eu ir. Mãe e filho. . . são duas cabeças! . . . Seja p'lo amor de Deus. . . — E, acocorando-se na estrada, meteu-se debaixo do chiadoiro, a dar sabão ao eixo.

Ao vê-lo a modo de não chiar nem *arder* — levantou-se, puxou acima as grossas calças de burel, experimentou uma corda que lhe pareceu lassa, deu lhe mais uma volta d'arrocho — e, atirando o braguês p'rá nuca, lançou os olhos à volta de si.

O largo estava quási cheio p'las pombas da senhora D. Amália, que debicavam na erva da calçada e se erguiam à uma, fazendo uma revoada danada, quando alguma junta de bois à boa vida passava, pulando e escornando-se p'ra ir beber água, ao tanque da Fonte-Nova.

Mesmo na valêta da estrada, à porta da loja do Carqueja, o mestre régio, numa roda de fidalgos, lia uma gazeta de Lisboa e falava dos ministérios e das roubalheiras da *politiga*. Aqueles Jões-Sem-Cuidados poisavam ali, desde a data em que a Viuvinha do fundo do Largo corraera com êles todos, por via de certas coisas. O mestre régio berrava que nem uma cabra — e, naquele dia, estava ainda mais gago que de costume. Não tardaria em trarmelar todas as novidades da comarca. Tinha mais duma légua das velhas, só de comprido, a língua de semelhante tripeiro! Do povo, ninguém gostava dêle. Até já tinham querido ajuntar-se pr'ó moer, bem moído, um qualquer dia. Quem lh'ouvia as pantomínicas — mas sempre d'esguelha. . . — eram os fidalgos. Fidalgos! . . . Aquilo eram lá fidalgos. . . Se fôsse no tempo dos senhores Viscondes de Balsemão. . . Vinham ali de liteira. . . cavalos que se podiam ver. . . muitos criados, com véstias agaloadas. . . — um estadão de respeito! O pai dêle é que estava bem certo. . . êsse é que sabia contar. Aquilo era um *rôr* de *pilhas*;

era o que era. Nem haviam com que fazer bem a um pobre. E mesmo que houvessem . . . não lhes pedia de dentro . . . ficava-se na mesma. Ali estava o snr. José Cordeiro, muito importante, a discutir mais que um doitor, já sem querer tirar o chapéu aos toques santos . . . — um aqui caio àlêm me levanto, a quem êle — João Péva — matara a fome ranhosa, com muitas côdeas rapadas. Sim Senhores! . . . Estava a vê-lo, ao partir p'r'ó Rio, coberto c'uns chiteus de pataco e as nádegas à mostra com'às dos macacos. Mas fôssem lá falar-lhe em desgraças, àquêle fedôr! . . . Se o Zé Papagaio viesse do outro mundo e visse o filho naquele estado! . . . A sua consolação era num precisar daqueles fedúncias. Que os levasse o diabo. Curta que os tinha parido . . .

Na venda do Marinheiro, de costas p'r'ó balcão, arrimado ao cabo da sachola, a jaqueta p'los ombros, o lenço de ramagens amarrado à cabeça por baixo do chapéu redondo d'almocreve, a olhar p'r'á rua, — o velho Zé Portêlo coçava as suíças e fumava o seu cigarro, com muito descanso. Coitado! . . . Tinha ido na véspera ao vinho, a Castelo — e, p'los modos, o cavalo chegara-lhe a casa c'um esparavão! Um rico bicho *ao primeiro!* Um prejuízo! . . .

Ao fundo do Largo, na direitura da Rua-Nova, os porcos do senhor abade fossavam num monte de barro que o Raça carriara, do caminho de Valongo, p'r'à obra do Zé . . . do Papagaio — que, quer quisesse quer não, havia de morrer, co'aquêle nome.

Encostado ao pinôco da casa vermelha da professora, muito embrulhado no gabão que o Zé Lindinho lhe trouvera de Vila-Rial havia d'haver um ano — estava o Floriano Cuco, a esgrilar por toda a estrada e p'r'às bandas de Beira-Valente, debaixo da aba do chapéu muito carregado p'r'ós olhos. Aquilo era a ver se lh'aparecia qualquer que lhe levasse algum a dez por cento ao ano. Sabia-se governar com'ós primeiros, aquele croio! Ladrão que nem umas casas! . . .

Arredados dêle só a largura da estrada, os garotos do Rolando, descalços de pé e perna, carapucita d'Alvite no *cruto* da cabeça, a fralda das camisas de riscado sujo saindo p'la racha da traseira das calças — picavam botões contra o frade de pedra aformoseada, que rematava a guarda da escadaria do eirado que, nos bons tempos, pertencera aos ricos senhores de Balsemão. Naquele mesmo lugar, há mais duma sebe d'anos, ao saír da missa dum dia de Natal, perdera êle, a fio, todas as marcas duma

roupa nova, de serrubéco, que o Pai lhe mandara cortar ao manco Bernardo d'Arcas. As sôgadas qu'êlé apanhara, ao entrar em casa, segurando as calças nas mãos! . . .

A cruzar a estrada, nêsse instante, canecos à cabeça, burrifadores de fôlha ora numa mão ora noutra — passava um rancho de raparigas, vindas da Fonte da Carvalha. Quem o dera a êle no tempo em que, à tardinha, p'las régas, antes d'ir abrir às poças, por lá se deleitava o seu migalho, ajudando a uma ou a outra . . . dizendo a sua graça a esta ou àquela! . . . Ainda a fonte não tinha sido mudada . . . ainda não era de bicas. Enchiam os canecos numa cisterna quadrada, por baixo dum nicho de pedra, tapado dos três lados, com uma cruz no cimo. Bons tempos! . . . Muitas vezes lá beliscara a Zéfa — a do Viúvo, há muito casada, cheia de filhos . . . tão velha como êle! Bons tempos! . . .

Mas no terraço da Senhora D. Amália, apparecera a menina mais velha, a sacudir as toalhas que cobriam os taboleiros dos ladrilhos da marmelada, — e êle, segundo o seu costume de pessoa bem ensinada, teve que tirar o chapéu. Também estava bastante avelhentada, aquela menina! Pois ainda não tinha anos nem cuidados p'r'àquele parecer. Coitadinha! . . . P'r'áli ficara, co'as irmãs! Uma tristeza! . . . Os pobres num podiam botar nelas o sentido, os engravatados . . . passavam de largo . . . Uma pena! . . . Valia mais ser pobre que ter alguma coisa.

E fusco! . . . O negrume que vinha do Nascente, lá de longe da Serra de Nagosa, já chegava às alturas de Moimenta! Hortas, lameiros, matas, pinheirais e terras de granjeio que, p'ra êsse lado avistava, duma e doutra banda da estrada, até mesmo ao Alto da Portela, cortadas ao meio p'lo Ribeiro da Ponte — começavam a perder a côr e o feitio. Tudo cada vez mais desvanecido . . . mais sombrio . . . mais escuro . . . mais sossegado . . . Assim como, na Cêrca dos senhores Viscondes, o velho caramanchão de bucho, à hora do lusco-fusco . . .

Co'os diabos! . . .

P'la estrada acima, só de calças e camisola de quartos pretos e brancos, todo fresco — caminhava p'ra êle o Maximino, co'as mãos atrás das costas e a vara debaixo do braço. Um ladrão que tinha com certeza mais idade que o Manel Trocato e que ia à Régua e vinha, sempre de sócos, sem nunca se assentar nas chêdas!

— Vais tê-la bôa! . . .

— Parece que sim . . .

— Também estava p'ra ir; mas, por manhã, achei o boi da direita com um formigueiro. Vou-me ter co'o ferrador p'ra lh'arreigar o canêlo.

— Não há-de ser nada.

— Se Deus quiser. Adeus. Vou-me lá . . . Bôa viagem . . . Olha se te avias. Quanto mais te retardares, pior.

— Isso sei eu. Estou à espera dum oleado e dumas mantas que já cá deviam estar. — E dando um suspiro de resignação e de raiva, assentou-se na cabeçalha, co'as mãos sôbre os joelhos, a botar contas às horas a que chegaria ao Barracão-Novo, à Granja-Nova, ao Castanheiro do Oiro . . .

Ao Castanheiro do Oiro, chegaria tarde! P'la certa tinha de lá dormir. O raio da loja era uma peste p'r'ós bois, o Manel Rilhado vendia caro o vinho . . . — outras tantas despesas! . . . Paciência! . . . Saindo àquelas horas, com o carro assim pesado, não podia atirar consigo p'ra mais longe. E d'ali, podia ser que passasse em nada. Mas não! . . . O dia cobria cada vez mais. A caruge, na Serra de Castelo, também começava a erguer-se. Já mesmo tinha uns bons palmos acima dos fragedos das cristas! E que carranca! . . . Não tardaria a escurecer Beira-Valente e toda a Ribeira de Leomil.

Tinha de ser d'água a jornada, não havia mais que scismar! Paciência . . . Quantas vezes e quantas vezes sentira êle chuva e neve entrar-lhe p'lo cachaço e sair-lhe nos machinhos?! Era mais uma, menos uma . . . Paciência!

Logo no comêço da sua vida — andaria p'los vinte e três e pico — apanhara p'la Costa de Mondim arriba uma nevada de tremer. Da Ponte Dálevares a San João de Tarouca, não se encher-gava palmo de terra ou fôlha verde. Estava tudo branco . . . muito branco como se tudo fôsse feito da espuma do leite acabado de tirar. Os amieiros e os salgueiros do rio até pareciam de marfim! Só num ou noutro lugar da Serra, onde a neve pegara menos ou o mato era mais alto, algum raminho de giesta ou de orgueira aparecia, muito mirrado e negro, acima de tanta alvura. E os troncos dos pinheirais, vistos ao longe, debaixo da cobertura branca da neve que lhes derreava a rama, quando os farrapos caíam mais mansos e espaçados, eram dum azul tão escuro e tão lindo que dava vontade de rezar e de chorar de tristeza. Não passava viv'alma! Não se sentia fôlego vivo, àlêm do gor-

gorejar do rio, que, mesmo assim, era mais abafado que de costume. No céu pareciam voar enxames e enxames de abelhas muito brancas. E a vista fugia sôbre tanta alvura. Ele não sentia as mãos nem os pés. O chapéu, todo derrubado p'lo pêso da neve, pingava-lhe constantemente sôbre o cachaço. Parecia-lhe mesmo que inda sentia aquela água gelada que lhe tornava a pele tão rôxa, como a dum morto! A palhóça não o livrava de nada, *amó-dizer*. Muito velhinha... a palha toda ratada nas costas... Já o pai dêle — que Deus guardasse — se fartara de jornadas com ela. Os polainos... na mesma... sem cômlo no fundo... as joelheiras muito moídas... A neve derretia-se in cima dêles e alagava-lhe as pernas do joelho p'ra baixo. Ia todo molhado! Nunca na sua vida rapara tanto frio! O raio da estrada não tinha fim! Das alturas do Marão, galgando aquelas léguas todas, sem fazer bulir um frança, vinha uma arágem tão fina que trespassava os ossos. O sangue trepava-lhe todo à cabeça, em riscos de o tombar p'r'ó lado, sem vida, dum instante p'r'ó outro. Chegara a pontos de não saber de si. Uns trabalhos!... Os poucos anos — é que tinham valido. Os bois — e mais eram uns *paivótos* duma cana, que um Pinto que havia em Contim lhe mercara em Tarouca a um homem cujo nome se tinha já varrido do seu sentido — cobertos de neve, escorregavam, ajoelhavam, afocinhavam no regêlo da estrada, mugindo dum modo que retalhava a alma! Apesar da neve, com a fôrça do pêso, o eixo chiava e ardia. As vezes que lhe deram ganas d'atirar co'a carrada p'r'ó inferno!... Mas... havia dito ao snr. Quinzinho de Moimenta que faria os possíveis p'ra lhe levar aquele *rôr* de caixas de loiça... o homem, n'altura, estava desprevenido... palavra dada... — lá se agüentou, consoante pôde, berra d'aqui, pica d'âlêm, sempre numa tremura, cheio de dó, de roda dos pobres bois. Com êle — já ia a esquecer-se... não admirava... há mais de quanto que não pensava naquilo... — vinham dois rapazolas dos de cara *direita* — um d'Adebarros, outro do Penso — também nas mesmas condições. Ambos tinham morrido em casa havia pouco. Soubera-o, na véspera, na Rua, enquanto carregava. Uma desgraça!... Então eram êles felizes. Lembrava-se muito bem do que haviam feito in Paçô, em casa do João Carroça, logo que se pilharam na cozinha, sentados em mólhos de lenha, engavelando a eito garfadas de caldo d'unto, à quentura duma rica fogueira de tócos de castanheiro. Rapazes!... Parte da noite, até lhe dar

o sono passara-a, na loja dos bois — onde todos dormiram em fochas de feno velho — a ouvir-lhes as lindas histórias que êles contavam de fadas, de feitiçarias, de coisas que apareciam nas encruzilhadas de certos sítios... e de muitos exemplos acontecidos lá na terra dêles. Podiam-se ouvir! Dois rapazes como já não havia!... De manhã, ao abalar, até o fandango dançaram, mesmo na estrada, in riba da neve. O João Carroça estava maluco com êles — que nunca tinha visto dois *demonhos* assim... A neve tinha deixado de cair... O sol começava a romper. E a nevada brilhava, como um lençol a còrar... Fôra de respeito... O caso era que não devia admirar-se se daquela vez apanhasse uns burrifos. Tinha obrigação de estar afeito a tudo. O pior era o *Cabano!* Nem por isso andava muito bô p'ra funções. Nunca tivera bicho mais fino! Quer a subir, quer a descer, p'los barrancos da Serra, cabeça sempre testa, — nenhuma raça de ferrão precisava. Animal assim, só lhe faltava falar. Mas... Não havia fremosa sem senão... Fraquito do quarto de meio, não comia, enfadava-se num instante! Só *corage!*... Uma pena!... A êle também começavam, já, as fôrças a faltar-lhe! Há quarenta anos naquela lida... Quando p'la primeira vez, vira a ponte da Régua, devia ter... devia ter... Ainda nem havia saído nas sortes... Era uma criança acabada. O que êle achara na Régua de bonito! À entrada da Ponte, parara, tempo in mêda, a ver o Doiro. Ia de monte a monte! A êle afigurara-se que o Mar seria assim. O Mar!... P'los modos era uma coisa!... uma grandeza!... Diziam que, às vezes, dava tamanhos roncós, que nem um monstro! Morria sem o ver! Inda um dia se prepararia p'ra ir até ao Pôrto. Dissera o snr. Doitor, uma acasião, à esquina do Rocio, que, do Pôrto, já se avistava o Mar. Mas... isso sim!... Naquela idade — contas e borracha! Se êle se agarrasse no tempo em que vira o Doiro p'la primeira vez... Descalço, os tamancos nos estadulhos... aguilhada nova, de faia, debaixo do braço... sempre a chegar de comer aos bois... à frente do carro... ouvindo as campainhas... todo contente... e sem ter nada de seu!... Se êle se agarrasse ainda co'as fôrças d'então!... Fazia-lhe pena que os rapazes d'agora se desprezassem de andar na frente duns bois. Pegava em todos a mania do Brasil. Tudo era pôr colarinhos à fidalga e um nagalho ao pescoço. Uma desgraça!... Até o seu rapaz, o mais velho, sempre que podia, se furtava a atirar uma saca arriba das chêdas! Cantigas que se lhe

metiam naquela cabeça perdida. Talvez qu'até a mãe tivesse culpa. Aquilo ia-lhe cheirando a esturro. Um dia tinha de, por fôrça, haver muita porrada. Mas quem é que o sabia? Pensamentos maus! Deus lhos perdoasse... Ao vir da Régua a cabeçalha precisava de duas sovinas, mais um arco de ferro na volta. O rodal ia *tamem* estando gasto. Nem era p'r'ádmirar. Nunca saía da estrada. Tinha de ser assim... No dia em que não pudesse palmilhar léguas, os bois ao lado, o eixo a chiar — fazer sociedade co'os amigos, por essas vendas adiante, onde — louvado Deus — nunca armara um barulho... — nêsse dia, morreria de paixão! Estava naquele mesmo instante a lembrar-se da satisfação que sentira lá por dentro, quando o Morgado de Côtá — que Deus tivesse em bô lugar — lhe mercara em Sernancelhe, uns *Trás-de-Serra*, ao ganho. Nunca em Leomil tinham entrado bois tão parêlhos, nem de tão bô sangue. *Junguira-os* logo na semana adiante... molhelhas novas, franjas encarnadas... — p'ra ir carregar à Quinta da Bôa-Vista, à tulha do fidalgo Velho — que, todos o diziam, era de bem mais respeito que o filho. Os bois... Onde estariam êles?! Coitadinhos!... Dois pimpões de se lhe tirar bastas vezes o chapéu! P'la estrada fóra, até casa, cabeças baixas, leva-leva, sem uma pausa — puchavam direitos como duas varas! Um dêles — já não sabia bem se o da direita se o da esquerda — tinha a focinheira mascarada. Pouco tempo os gozara! Fôra um lavrador das banda do Doiro, homem de poucas falas, bem parecido e bem trajado, — que lhe dera, de ganho, do pé p'r'á mão, cinco libras mais um quarto. Seria o tempo das ervas. Tinha chegado da Régua havia um pouco. Lembrava-se de tudo tão bem! Estava à saída de Lamego, com uma data de companheiros — todos da sua feição — a pêtiscar e a beber, na venda dum ferrador — que ficava à direita ao ir p'ra baixo e que ainda existia no mesmo lugar — quando o tal homem lhe apparecera, à porta da venda. Chapéu desabado, vara de marmeleiro entre o aparêlho e a perna esquerda, escanchado num macho reiúno que trazia uma retranca de coiro tingido — uma rica retranca p'ra custar nunca menos das suas sete corôas. Ia jurar que o lavrador, logo ao apear-se, fizera reparo nos bois. Mas num dera palavra, o disfarçado. Desenfreado o macho com muito modo, dirigira-se p'r'ós alforjes a tirar um salpicão, duas choiriças e uma bôa borda de pão de milho branco — e entrara na venda, sem mais aquelas. Dera a todos a salvação e fôra direito ao ven-

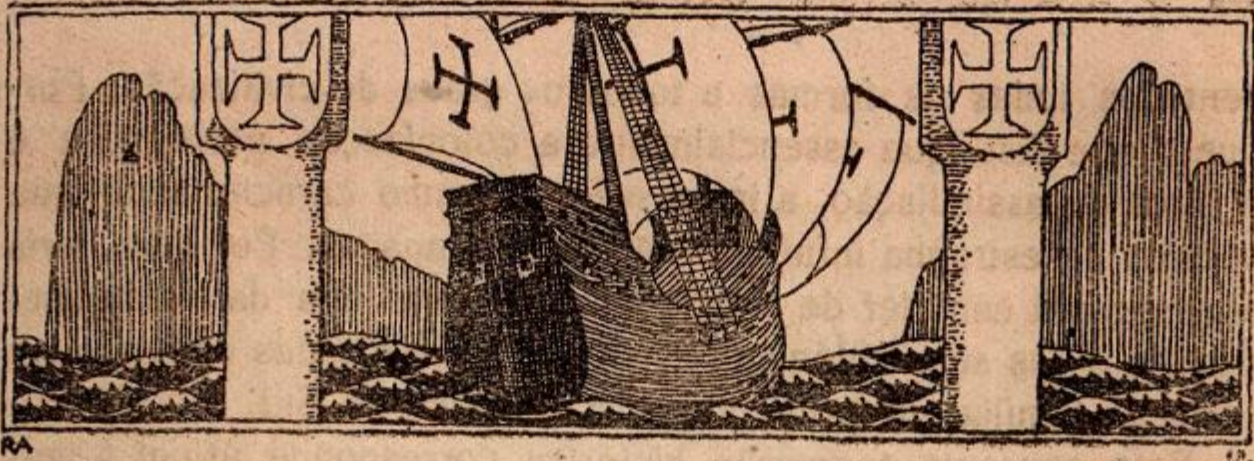
deiro, dizendo com ares de quem não olha a gastos: «Arranje-me aí, numa qualquer coisa, um pataço de pão com um quartilho de vinho — e p'ra mim bote meia canada de geropiga, se a tem da bôa». Parecia-lhe que ainda tinha nos ouvidos aquelas palavras — e que o estava a ver, in frente do balcão, com umas calças de saragoça fina aos quadrinhos brancos e melados; a vara de marmeleiro na mão esquerda; o chapéu côr de sêmea, desabado, p'r'ó alto da cabeça; a jaqueta de burel quási branco, debruada a fita de lã preta; e umas esporas d'escacha, de metal amarelo, a tlintar nas prateleiras das botas inteiriças de bezerro atanado. O Chico da Venda logo o servira num rufo. Cheirara-lhe a dinheiro — era uma fona viva, dum lado p'r'ó outro. A êles fazia-os esperar, às vezes, horas e horas... Ordens do mundo... O outro provara a geropiga de cima do balcão — e, sem grandes espantos, *acajo* por favor, dissera que não era má de todo. E, arrastando o passo, as esporas a tlintar, levava o copo e os petiscos p'ra uma mesa que estava ao canto, arrumada a uma parede, ao pé duma arca velha de castanheiro, onde o Chico arrecadava umas quartas de milho p'r'às rações dos cavalos que ali traziam p'ra descansar. Em seguida fôra à porta ver se o macho abocanhava bem as sopas. E, ao fim daqueles vai-vens, sempre com modo sério: «São servidos?» Era ensinado, o raio do homem. O cheiro das choiriças chegava ao coração... mas todos agradeceram como se aceitassem. Só então êle se assentara na beira da arca, a virar a geropiga e a cortar bocadinhos de pão e de choiriça co'a ponta duma navalha espanhola, que tirara da algibeira da jaqueta. Ao vê-los largar a todos da venda, viera até à porta, como que para observar o geito dos bois ao abalar. Mas, muito disfarçado, com toda a pausa, sempre a cortar bocadinhos de pão e de choiriça. Ele — João Péva — sentira um baque no interior. E, como sabia o geito dos seus, acenara-lhes d'alto co'a vara — uma profeita vara de cerdeira, enleada d'amarelo, com três rodela de sola aparada e um ferrão curtinho e afiado, mesmo ao pintar p'r'àquele fim. Os Trás-de-Serra — carago!... — mal sonharam o ferrão, cabeças têstas à uma, rape-rape na estrada, quatro bufos que nem de toiros — e o carro, com mais que tivesse, *impuliges pipracima!* Um arranque que alguns nem com quinze dias só de lameiro! Nunca vira animais com mais génio! O lavrador d'Além Doiro — num era dos da Lourinhã, o grande traste — assim que viu aquilo, chegando co'a ponta da navalha o chapéu

desabado mais p'ra trás, dissera-lhe como que por desfastio: «Ó da camisola encarnada, peça lá dinheiro p'los bichos, se os quer vender. Mas tome sentido. Olhe que está virado p'r'ó homem que sabe bem o que êles valem. . . .»

A princípio não quisera abrir preço. Tinha mágoa de deixar os bois. Mas os companheiros não se fartavam de lh'assoprar aos ouvidos — e o lavrador das bandas do Doiro, assim que entraram a falar em negócio, desandara logo a mandar encher copos e copos de vinho. Tira daqui, põe dali, chegaram a uma diferença de nada. Ele queria e num queria. . . . O Zé do Caipirra, inda que mal falasse, pedido o consentimento p'ra dizer uma palavra, rachara ao meio a diferença. . . . Apeguilharam, tornaram a apeguilhar. . . . Todos ateimaram tanto com êle. . . . que, êle, lá anuíra, consentindo que lhe metessem no bôlso do colete quatro libras de sinal. Logo ali na venda beberam o *alvaroque* — um alvaroque de chupeta que podia muito bem servir de jantar a qualquer homem. Vinho, choiriças, salpicão, figos, geropiga — até num querer mais. Uma festa! Quando se meteram ao caminho era quási noite. O sol desaparecia por detrás do monte da Senhora dos Remédios. Nos sinos da Sé e na capelinha da ponte batiam as trindades. Começava a correr um certo frio. E, p'la estrada acima, o Martinho das barbas arrastava as pernas tortas, atrás duma carroça nova de três machos. Os companheiros não faziam outra coisa senão invejar-lhe a sorte. Ele pinchava ao lado do carro, cheio de opinião por ter vendido uma junta de bois com'ó mais pintado naquele negócio. Coisas de rapazes! . . . Havia entrado demais no vinho. . . . não estava afeito. . . . ficara mesmo leso do juízo. Só lhe passara de todo quando, às Alminhas de Bertiane, tirara o chapéu para rezar um *Padre-Nosso*. Fazia um lindo luar muito claro. Enxergava-se a estrada até muito longe, às voltas, toda branca, entre campos *cuitivados*. Caíam as primeiras geadas. O sieiro corria, quási sem se sentir, ensarrabulhando a pele.

(Continua)

SEVES D'OLIVEIRA.



O INQUÉRITO DA «ATLANTIDA»

Confederação Luso-Brasileira

Como se disse no nosso último número, a *Atlantida* abre um inquérito sôbre a notável entrevista do Dr. Bettencourt Rodrigues. Eis a primeira resposta, que envia o nosso ilustre colaborador, Henrique Lopes de Mendonça, cujo elogio há muito está feito e cuja autoridade é incontestável.

Sim, meu amigo. A ideia, apresentada nas páginas da *Atlantida* pelo Dr. Bettencourt Rodrigues, corresponde à modalidade prática de uma *velha blague*, com que eu acolhi há anos, risinhosamente, um alvitre análogo explanado por Coelho de Carvalho: a inversão dos papéis históricos entre Portugal e Brasil, a antiga metrópole e a antiga colônia. Paradoxal como parece, o plano entrou em via de realização há cousa de um século. Foi sobretudo D. Pedro IV quem o estragou.

A solução proposta, politicamente igualitaria, essa satisfaz por completo o meu ferrenho idealismo, sem que se me deparem estorvos invencíveis para entrar no domínio das cousas práticas. É a efectivação de um belo sonho: o panlusitanismo, nunca com o carácter odioso de uma ameaça, que reveste o pangermanismo, mas como coesão de forças homogêneas para instrumento valioso de progresso. Esta união dos dois ramos separados da raça lusitânica era afinal apenas o engrandecimento da pátria comum. Não teria ela o aspecto paradoxal do Império Britânico, aglomerado heterogêneo de nações, onde estão compreendidas todas as espécies e condições de povos, e repre-

sentadas todas as formas e todos os graus de civilização. Porque o que distingue essencialmente a colonização portuguesa é a força de assimilação, a impressão do cunho característico que séculos de estranha influência não logram apagar. Por isso, teria um inegável carácter de homogeneidade esta liga da velha metrópole e das suas colónias fortemente lusitanizadas com o vasto ramo da família que prepondera na América do Sul.

Esta aparente regressão histórica corresponde afinal à tendência de agrupamento fraternal de raças que se vai indiciando pelo mundo. Um dos prodígios que nossos olhos contemplam actualmente (e não são poucos os que a taumaturgia da guerra tem produzido, especialmente na Grã-Bretanha), é, sôbre a transformação do mais colossal Império da história numa vasta confederação democrática, o plano de uma solidarização de ideais e de interesses com a poderosa colónia emancipada da América do Norte. Assim ficaria unida para a luta do futuro, em favor da paz humana, a grande família anglo-saxónia, se é lícito usar ainda desta designação obsoleta.

Ora bem, meu amigo. A realização das duas ideias, longe de ameaçar velhas alianças e antigas hegemonias, vem ao revés dar-lhes continuidade histórica e consistência potencial. O aliado secular da Inglaterra e o recente amigo dos Estados-Unidos, longe de anularem pactos sancionados pela tradição e pela comunhão de interesses, fortalecê-los-iam com o alargamento da sua acção mundial e o estreitamento dos laços mútuos. Formar-se-ia o grande quadrado do Atlântico, tendo como bases ao oriente a linha que, partindo do extremo norte da Escócia e terminando no Cabo da Boa Esperança, abrange as Ilhas Britânicas, Portugal e todas as colónias britânicas e portuguesas da África Ocidental; ao poente, a linha que segue pouco mais ou menos da embocadura do S. Lourenço à foz do Rio Grande do Sul, pontuada, no grande hiato do Golfo do México, pelas Antilhas que entram na esfera do domínio inglês ou da influência yankee. Êste colossal aglomerado de confederações e de alianças, robustecido no Índico e no Pacífico com a poderosa rêde de colónias ligadas pelos mesmos laços que uniriam as metrópoles, impôr-se-ia ao mundo, não com intuits ambiciosos de imperialismo guerreiro, mas como garantia inabalável de paz e de progresso universal. Dentro dêle, as facilidades do intercâmbio intelectual e económico assegurariam a prosperidade de todos os elementos

componentes, sem estorvar, antes pelo contrário favorecendo, a expansão legítima de todos os povos, de acôrdo com os princípios eloqüentemente prègados pelo Presidente Wilson, pelo ministro Lloyd George, pelo jurisconsulto Rui Barbosa.

Não é isto um sonho de mègalómano. O meu intento é fazer integrar a ideia aventada da Confederação Luso-Brasileira num concêrto harmónico, diluindo as objecções de carácter internacional neste ideal de confraternização fecundíssima. Se esta semente, atirada por mãos obscuras, lograsse germinar em cérebros poderosos, conjugar-se iam os esforços de um e de outro lado do Atlântico, do norte ao sul, para a realização num futuro próximo dos dois ideais que se engrenam.

Na breve exposição, que o meu caro João de Barros se dignou solicitar-me, não há logar senão para rápidos contornos da minha ideia. Creio ser ela um complemento quási indispensável ao plano divulgado pelo nosso ilustre amigo Bettencourt Rodrigues, e lisonjeio-me de que êle me honrará perfilhando-o.

Sete-Rios, 2-7-17.

HENRIQUE LOPES DE MENDONÇA





Contos a uma rapariga loira



V

NOIVOS

Num terraço do Casino do Monte Estoril. Quatro horas. Atmosfera imóvel, luz ofuscante. Sentados em cadeiras de palha, dois noivos. Ela, 18 anos irrequieta, magra, autoritária, olhos azuis, «beauté du diable», pequeninos pés espertos, calçados de camurça branca: chama-se Vitória e chamam-lhe BIBI. Éle, 25 anos, loiro, espesso, fleugmático, tipo inglês, alpercatas, «raquette»: toda a gente o trata por D. José. Despreocupação familiaridade. O sexteto toca as Danças húngaras de Brahms. Vai saindo um paquete holandês. A enseada esplende.

BIBI, *depois dum silêncio*. — Ouve cá.

JOSÉ. — O que é?

BIBI. — Então nós sempre nos casamos amanhã?

JOSÉ. — Parece que sim.

BIBI. — E a gente não combina nada?

JOSÉ. — Está tudo combinado.

BIBI. — Por quem?

JOSÉ. — Pelos nossos pais.

BIBI. — Mas não são eles que casam, somos nós.

JOSÉ. — E então?

BIBI. — Precisamos de combinar como isto é.

JOSÉ, *rindo*. — É assim mesmo.

BIBI, *num arremêso*. — Ora!

Silêncio. Éle brinca com a «raquette». Ela bate o pé. Passa um automóvel na estrada.

JOSÉ, *cinco minutos depois*. — Sabes?

BIBI. — Hein?

JOSÉ. — Chegou ontem o *team* escocês.

BIBI. — Qual *team*?

JOSÉ. — O do Third Lanarck. O *match* é depois de amanhã.

BIBI. — Tens pena de não jogar?

JOSÉ. — Assim, assim. Eu era o *goal keeper*.

BIBI. — Então, vai.

JOSÉ. — Não posso.

BIBI. — Porquê?

JOSÉ. — Porque nós casamos na véspera.

BIBI. — Então que tem o casamento com o *foot-ball*?

JOSÉ. — Tem muito. Parece mal não ficar ao pé de ti.

BIBI. — Mas quem te manda ficar?

JOSÉ. — É costume.

BIBI. — Olha que eu não quero que tu estejas sempre metido em casa.

JOSÉ. — Não queres?

BIBI. — Não.

JOSÉ. — Então, não estou.

BIBI. — Quero que saias todos os dias.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — E eu também.

JOSÉ. — Decerto.

BIBI. — Liberdade plena.

JOSÉ. — Combinado.

BIBI. — Lá por gostarmos um do outro, não havemos de andar toda a vida agarrados.

JOSÉ. — Pois não.

BIBI. — *Chacun sa vie*.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — Eu não caso para estar prêsa.

JOSÉ. — Pois não.

BIBI. — Caso para ter liberdade.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — Para viajar.

JOSÉ. — Decerto.

BIBI. — Para viver.

JOSÉ. — Está claro.

BIBI. — E tu também.

JOSÉ. — E eu também.

BIBI. — E ficas sabendo que não me dás sentenças sôbre os meus vestidos.

JOSÉ. — Pois não.

BIBI. — Hei-de vestir-me como quiser.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — E decotar-me quando quiser.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — E usar as saias curtas.

JOSÉ. — Pelos joelhos.

BIBI. — E receber uma vez por semana.

JOSÉ. — Ou duas.

BIBI. — E tu escusas de estar em casa quando eu receber as minhas amigas.

JOSÉ. — Pois não.

BIBI. — Porque as minhas amigas são minhas, não são tuas.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — Fica combinado que não damos contas da nossa vida um ao outro.

JOSÉ. — Pois não.

BIBI. — E que nos massamos o menos possível.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI. — E que tu não me dás beijos senão quando eu quiser.

JOSÉ. — Pois não.

BIBI. — E estão proibidas as scenas de ciúmes.

JOSÉ. — Pois sim.

BIBI, *enervada pela fleugma do noivo*. — Não dizes senão pois sim, pois não!

JOSÉ. — É para não te contrariar.

BIBI, *vivamente*. — Mas eu quero ser contrariada. Pronto.

JOSÉ. — Então, pois sim.

BIBI. — Fazes-me mal aos nervos . . .

Novo silêncio. Ela volta-lhe as costas. Ele, impassível, continua a brincar com a raquette. Os chalets da margem, como manchas de oiro, scintilam. Ouve-se gritar um pavão.

JOSÉ, *dez minutos depois*. — Olha cá, ó Bibi.

BIBI. — Que é?

JOSÉ. — Tudo isso que tu disseste é a sério?

BIBI. — Pudera.

JOSÉ. — Palavra?

BIBI. — Palavra.
JOSÉ. — Tu queres assim?
BIBI. — Quero.
JOSÉ. — Plena liberdade?
BIBI. — Plena liberdade.
JOSÉ. — E sem ciúmes?
BIBI. — Sem ciúmes.
JOSÉ. — Pensa bem...
BIBI. — Já pensei. Eu não me caso para me massar, caso-me para me divertir.
JOSÉ. — Então, está combinado.
BIBI. — Está combinado.
JOSÉ. — És uma noiva ideal!
BIBI, *volúvel*. — Vamos jogar o *tennis*?

Descem a escada, rindo.

Quinze dias depois. Em casa dos pais de BIBI. Uma sala Luís XVI, amarelo-palha, ouro, Jémont. BIBI, que acaba de chegar, cai nos braços da MÃE. Vem triste, desbotada, chorosa. Beijam-se. Conversam.

A MÃE. — Mas que tens tu, minha filha?
BIBI. — Nada.
A MÃE. — Porque choras?
BIBI. — Não sei.
A MÃE. — Não és feliz?
BIBI. — Não.
A MÃE. — Porquê?
BIBI. — Porque não sou.
A MÃE. — Não casaste por tua livre vontade?
BIBI. — Casei.
A MÃE. — Não gostas do teu marido?
BIBI. — Gosto muito.
A MÃE. — Então, porque não és tu feliz?
BIBI. — Porque êle não gosta de mim.
A MÃE. — Que idéa!
BIBI. — Não gosta.
A MÃE. — Ele não vê outra coisa!
BIBI, *impaciente*. — Não gosta. Pronto.

A MÃE. — Então porquê?

BIBI. — Nunca pára em casa.

A MÃE. — Só por isso?

BIBI. — Deixa-me todo o dia sòzinha.

A MÃE. — Tem os seus afazeres.

BIBI. — Diz-me que não se casou para se massar.

A MÃE. — É natural.

BIBI. — Não me dá contas da sua vida.

A MÃE. — É homem.

BIBI, *lavada em lágrimas*. — Passam-se dias em que não me dá um beijo.

A MÃE. — Sim?

BIBI. — E eu tenho ciúmes dêle...

A MÃE, *rindo*. — Ah!

BIBI. — Porque é que a mamã se ri?

A MÃE — Como o casamento te fez bem!

BIBI. — ?

A MÃE. — Como tu estás mudada, minha filha!

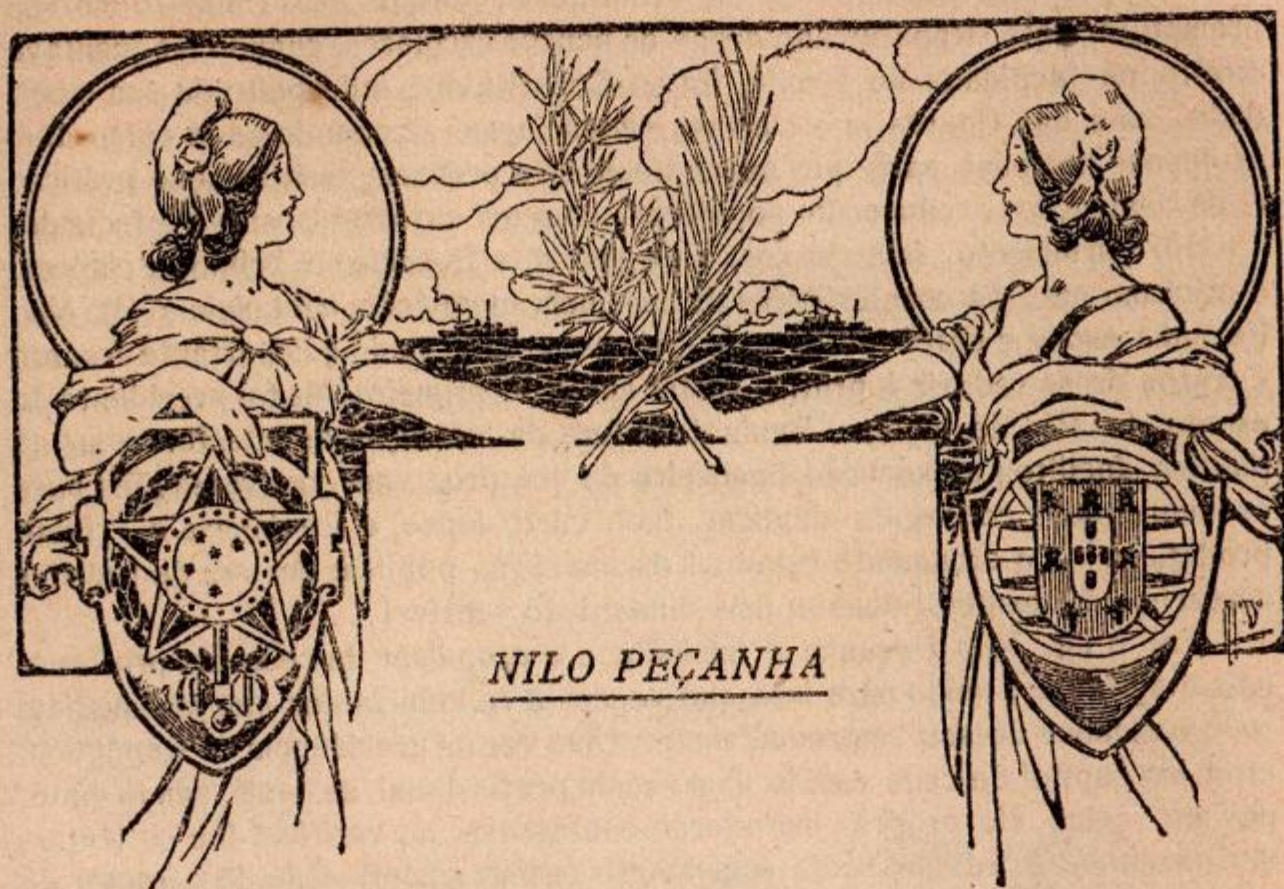
JÚLIO DANTAS.





DR. NILO PEÇANHA

Revista do Mês



NILO PEÇANHA

O homem eminente a quem coube a pesadíssima herança de Lauro Muller no mais grave momento da política internacional do Brasil é dos que Portugal se orgulha de contar entre os seus melhores e mais sinceros e seguros amigos. O Brasil foi a primeira nação do mundo a reconhecer a República Portuguesa e apressou-se a fazê-lo porque Nilo Peçanha, que então exercia a magistratura suprema, assim o determinou. O insigne presidente da República Federal removeu dificuldades, pôs termo a hesitações e, sendo um ponderado, um reflectido, um calmo, de forte e límpida consciência, de inteligência perspicaz e robusta, não teve dúvida em influir para que se fizesse sem mais demoras o reconhecimento da mudança de instituições no país que semelhante facto aproximava ainda mais do Brasil, por se identificar também assim com êle pelo regímen. A guerra veio colocar o Dr. Nilo Peçanha — nacionalista incomparável — no lugar que o seu admirável talento, o seu patriotismo inextinguível, a sua experiência dos negócios públicos lhe reservavam para uma hora tão excepcionalmente grave como a actual. Conhecer a biografia do insigne homem de Estado é compreender sem dificuldade os motivos que o impuseram ao presidente Venceslau Brás para dirigir a chancelaria brasileira na conjuntura mais extraordinária e mais melindrosa que a grande nação sul-americana tem atravessado desde que se emancipou, incluindo até a própria mudança de instituições.

Dos estadistas brasileiros revelados pela República e que mais eficazmente teem cooperado na sua consolidação, no seu desenvolvimento, na sua obra progressiva e gloriosa, o Dr. Nilo Peçanha é o maior. Um escritor illustre afirma que dentre os que tiveram as responsabilidades de governos regio-

nais, só Júlio de Castilhos se lhe avantajaria, porque João Pinheiro morreu prematuramente. Republicano desde os bancos escolares, quando frequentava direito na faculdade do Recife, foi na Constituinte, a despeito da sua mocidade, uma das figuras que mais se evidenciaram, ocupando-se já então dum problema nacional para que nunca deixou de procurar uma solução prática: o da instrução e educação populares, com um carácter positivo e fecundo.

No parlamento, falando com a elegância, a fluência, o brilho, a clareza, o aticismo que são características da mais bela eloquência tribunícia, o Dr. Nilo Peçanha expôs e defendeu as suas ideias sobre tão vasto e importante assunto e tratou de as reduzir à prática assim que pela primeira vez foi presidente do estado do Rio de Janeiro. Baniu da esfera da instrução as interferências da política, facilitou a execução financeira do seu programa com vantagens para os municípios, conseguiu duplicar, num curto lapso, a frequência e — facto prodigioso! — o orçamento estadual da instrução pública, em vez de registrar acréscimo de despesa, acusou uma diminuição sensível...

Foi o Dr. Nilo Peçanha o iniciador e o propulsor das escolas profissionais e agrícolas, tendo para isso que vencer a relutância dos que não mediam todo o alcance do seu empreendimento. Uma vez na presidência da República, criou na capital de cada estado uma escola profissional, as quais, sendo vinte, deviam, como êle próprio mais tarde confessava, ao verificar-lhe os frutos, ser duzentas. A influência de semelhante ensino na formação do carácter do povo e nos destinos do Brasil esperava o grande estadista que fôsse profunda, por o considerar como o centro-eixo dos problemas económicos. «É neste terreno — escreveu — que já se começa a medir o poder das nações.» Visão aquilina que os factos estão exuberantemente demonstrando ser a mais exacta e perfeita! Voltando a presidir ao estado do Rio de Janeiro, êste fluminense notável, que não se improvisou como administrador mas assumiu o poder com um cabedal de conhecimentos e uma bagagem de planos e projectos cuja realização é o seu maior título de glória, tratou de atacar decididamente a crise económica, ameaçadora, e salvou assim da bancarrota o Estado, restaurando, ao mesmo tempo, a confiança que abandonara o espírito público. Equilibrou o orçamento, reduziu a dívida fundada, que era de 40 mil contos, a 27 mil, convindo não esquecer que, ao encetar a sua administração, a receita orçava por 5 mil contos e a despesa por 10 mil... Lindorfo Collor, traçando em magnífica prosa o perfil de Nilo Peçanha, põe em relêvo a sua «rara expressão de cultura política», escrevendo: «Esta cultura fazia-o já, quando ainda no limiar da política, um homem de ideias próprias, originais e perfeitamente definidas em assuntos de administração. De então para os nossos dias a acção do minente homem de Estado, em todas as esferas em que se fez sentir, tem adquirido uma segurança que faz pressupor logô, da parte de quem a exerce, uma absoluta confiança em si mesmo e um perfeito conhecimento das cousas públicas.» Um trecho de uma das mensagens do Dr. Nilo Peçanha concretiza talvez, perfeitamente, as suas ideias de govêrno. Ei-lo: «Em situações normais é sempre perturbadora a intromissão do Estado no comércio, nos bancos, na agricultura, não devendo êle nunca saír da sua tríplice missão clássica, dando a instrução, distribuindo a justiça e mantendo a ordem. Mas num país como o nosso, em que tudo se espera do govêrno, e onde êle por seu turno se constituiu em parasita da produção, à espreita sem-

pre duma iniciativa privada em qualquer dos domínios da actividade, para es-corchá-la com impostos quási proibitivos, é justo que caiba ao poder público o encargo excepcional de amparar, já agora, os primeiros passos da nossa emancipação económica.» É conhecida, admirada e aplaudida a obra do educador, do economista e do financeiro. Começa a sê-lo também, perante o mundo, a obra do diplomata. Neste momento culminante da vida dos povos, a do Brasil está nas mãos fortes, experimentadas, audaciosas e seguras do Dr. Nilo Peçanha que guiará, por certo, a grande República sul-americana pelo melhor caminho. Quando, restabelecida a paz pela vitória dos aliados, se codificar o novo direito internacional, o nome do eminente chanceler brasileiro fulgurará ao lado do de Wilson, entre os dos seus admiráveis obreiros...

A CONFERÊNCIA DO PROF. GEORGE DUMAS

O ilustre professor da Sorbonne, George Dumas, tão conhecido e estimado no Brasil, realizou na Sociedade de Geografia uma admirável conferência, de que no próximo número publicaremos um largo *compte-rendu*. George Dumas parte para o Brasil em missão científica do governo francês. Publicando o seu retrato, a *Atlantida* saúda nêlo um dos mais nobres e levantados propagandistas do ideal latino, e o amigo experimentado da grande república sul-americana.



O MÊS LITERÁRIO

En Allemagne une révolution c'est possible ? — Introduction et Notes
de MARIUS-ARY LEBLOND.

Recebemos êste pequeno livro, em que os ilustres escritores franceses Marius — Ary Leblond juntaram uma série de respostas à pergunta que lhe serve de título, respostas que resumem numa incisiva conclusão; conclusão, infelizmente, contrária aos nosos desejos. Porque, dos 37 correspondentes que colaboram no volume — e entre os quais há nomes como os de Barrès, Romain Rolland, Dumond-Wilden, Schuré, Seignobos, Nordau, Rosny, etc. — só dois ou três consideram possível uma revolução alemã. Êste modo de ver, de certo justo, mas desconsolador, é compensado, no entanto, pela mais ardente fé na vitória das armas aliadas. E é um prazer enor-

me ver justificadas por tão altas personalidades a certeza, por todos nós instintivamente sentida, de que nenhuma fôrça se pode opôr ao grande espírito latino.

A Marius-Ary Leblond, autores de tantos livros belos, entre os quais um verdadeiramente superior — *L'Idéal au XIX^{me} Siècle* — e directores duma revista, *La Vie*, em cujas páginas Portugal e os Portuguezes teem sido sempre carinhosamente tratados — os nossos cordeais e sinceros agradecimentos pela amabilidade de sua oferta. J. B.

FIALHO D'ALMEIDA, *In Memoriam*, por António Barradas e A. Saavedra

Passaram já seis anos sôbre a morte do escritor que, contra o scepticismo gasto da sua época e a retórica florida de tantas bôcas hidromélicas, ergueu êsse monumento de vida insubmissa, chamado *Os gatos*, em que a revolta, a piedade, a ironia, a sátira e a garotice se coligaram, para impedir que o espírito em Portugal fenecesse entre as fôrças que gato-pingavam, em busca de uma necrópole de lugares comuns.

E neste lapso de tempo, apesar dos vai-vens da sorte, que teem atirado ao esquecimento tanta glória e tanta indústria de Pedro Sem . . . talento, Fialho de Almeida clarifica-se na sua obra e com ela torna-se um dos grandes factos da nossa literatura.

O volume que António Barradas e A. Saavedra lhe consagraram, recolhendo em íntimo devocionário, os testemunhos de amigos, companheiros e admiradores, a fim de o erguerem na sagrada verdade das *memórias que não mentem*, é digno de Fialho. Nas suas páginas, sente-se bem que a *sombra* de um grande escritor, pairando entre os vivos, é uma inspiradora de bons pensamentos e acções.

História da Grande Guerra por GARIBALDI FALCÃO publicada pela livraria Guimarães & C.

Esta obra que já conta dezasseis volumes e que é o trabalho mais completo que entre nós tem sido consagrado ao conflito europeu, merece todo o interêsse com que o público a vem acolhendo. Na precipitação com que os acontecimentos e factos se seguem, é muito difícil, por emquanto, descobrir a linha genética da sua sucessão. O seu interêsse dramático é que hoje se afirma soberano. Perante a consciência dos povos, nunca a tragédia atingiu proporções tais. Garibaldi Falcão não lhe diminui a prodigiosa grandeza que êle sabe evocar com fogo, nos seus largos quadros.

Conferência por ADELINO MENDES, edição da livraria França Amado, Coimbra

Adelino Mendes ama o seu país cujas paisagens, monumentos e costumes, evocados ou descritos, fulgem nos seus livros, como lindas borboletas em campo de boninas. Quando os olhos da maioria dos portuguezes, nublados por fundas tristezas, demandam horizontes em que as sombras passam como longas imagens de desesperação, êle persiste confiado na beleza da nossa terra e na graça primeva da nossa gente, entoando-lhe hinos em que esplende uma forte crença lusíada.

A conferência que há tempos disse na *Sociedade Propaganda de Portugal* e que agora publicou numa elegante edição, é talvez dos seus trabalhos mais felizes, porque nela a sua prosa se orna de galas e conceitos dignos de saboreada leitura.

JOAQUIM MANSO.

ANFORA PARTIDA, por Pina de Moraes

À hora em que estas linhas aparecem, talvez o Sr. Pina de Moraes, que é um bravo oficial do nosso Exército, já tenha abalado para França... Com razão chama ainda ao seu livro «bilhete de visita dum soldado». — «Partir... e voltar como as andorinhas, numa onda de estrêlas e de asas» — diz-nos o autor. Assim seja! Estrêlas de glória, asas de sonho e de liberdade!...

O Sr. Pina de Moraes é um representante superior do nosso soldado incomparável — cuja bravura tem a torná-la irresistível o lume de poesia, que na História fez milagres esplendentes. A sua *Anfora partida* é uma prova eloquente dêste asserto. Vibra-lhe nas páginas a rara e delicada sensibilidade dum lírico bem português e pessoal, em que predominam as meias-tintas, e em cujos canteiros de sonho florescem lindamente as violetas. Constituem o volume diversos poemets em prosa, na realidade encantadores, com notações penetrantes que servem de contraste ao oiro mais puro das emoções do artista: — «Chorar é o modo que os olhos teem de rezar»; «Saúde — aroma que fica depois das rosas morrerem»; «Berços são naus»; «A gente só nasce quando ama...» E tantíssimas que poderíamos transcrever.

Certamente, o livro tem desigualdades, mas não se trata dum trabalho de construção, que viva em grande parte da unidade e do equilíbrio. É um livro de líricas em prosa, de impressões, de estados-de-alma; e de todo êle se evola uma fragrância que é sortilégio de poetas. Para nós é isso que importa — é o seu perfume inebriante. «*Il est de ces fleurs qu'on regarde avec curiosité dans un parti-re, dont on demande le nom et dont on garde souvenir...*»

JÚLIO BRANDÃO.

CRÓNICA MUSICAL

A 9 de Maio apresentou-se Rui Coelho novamente ao público como compositor, não de temerosas obras sinfónicas, mas de música de câmara, tendo essa audição o especial interêsse de ser a primeira em que o *lied* appareceu com carácter nacional.

O *lied*, forma musical que, como diz Bellaigue, tem «a virtude preciosa de exprimir um ideal igualmente sublime e familiar», possui as seguintes características, que o diferenciam da canção: união absoluta da palavra com a música com que ela se canta e desenvolvimento do acompanhamento de modo tal que êste complete a ideia do compositor e não seja apenas apoio e refôrço do canto. Compõe-se, pois, o *lied* de três partes igualmente importantes: poesia, canto e acompanhamento.

Além de alguns já conhecidos de anteriores audições, cantaram-se cinco dos catorze escritos sobre *Canções de Saúde e Amor* de Afonso Lopes Vieira. Esta colecção está sendo gravada e em breve sairá a público então

lhe farei uma detida análise. Por agora, na impossibilidade de fazer uma segura apreciação dos cinco *lieder* com uma fugitiva e única audição, limitei-me a uma impressão.

Foram os primeiros cantados pelo Sr. António Caldeira, e foram êles: *No Fim do Mundo*, *O Filtro da loira Iseu* e *Crisfal*. Êste último é dum alto poder expressivo, que comove e encanta, e é feito sôbre estas belas quadras :

Surda e saúdosa na bruma
chega-me a voz de Crisfal,
voz de amor, que em Portugal
é amar sempre, e só uma.

Nisto a vida se resuma,
seja por bem ou por mal ;
como aquele fiel Crisfal
é amar sempre, e só uma.

Que o amor em Portugal
em doce névoa se esfuma ;
seja por bem ou por mal,
é amar sempre, e só uma.

O Filtro da loira Iseu está construído sôbre um ritmo de dança, que não me parece próprio para traduzir a ideia dos versos, que são estes :

O filtro da loira Iseu
do velho conto mais lindo,
bebeste-lo tu sorrindo,
morrendo bebi-o eu.

E desde então agonizo,
devora-me a chama ardente
e morro constantemente,
vivendo do teu sorriso.

No Fim do Mundo é um exemplo de como boa música e boa letra podem não formar um bom *lied*. Sôbre estas quadras :

Soa a hora desejada,
chega o Juízo final !
Dom Pedro de Portugal
olha emfim a sua amada.

Naquela hora divina
amam-se e esquecem a dor.
Entanto o mundo termina
— e êles sorriem de amor.

fez Rui Coelho uma música plangente e hierática, desprezando completamente a ideia principal do verso, que é o contraste entre a catástrofe do fim do mundo e a alegria dos dois amorosos ; êste contraste não é traduzido nem

pelo canto nem pelo acompanhamento, do que resulta um *lied* cheio de calma e gravidade, contrário, por isso mesmo, à expressão poética.

Os dois outros, *Graça* e o *Rouxinol*, foram cantados pela Sr.^a D. Laura Wake Marques. Do primeiro não logrei apreender a letra durante a audição, e, quando depois vim ao conhecimento dela, era tarde para a poder relacionar com a música; mas parece-me que a quadra

Ó graça subtil e infinda
que em certas palavras passa :
que linda a palavra — *graça*,
e a graça de esta — *linda* !

é, tanto pela ideia como até pela forma gramatical, avêssa a deixar-se musicar. O *Rouxinol* é dum grande poder descritivo, deliciosamente pastoril; o acompanhamento faz um fundo de paisagem dum alto encanto, casando-se com o significado do canto dum modo feliz. Eis a poesia :

O roussinol, na espessura,
num ramo por sôbre a água,
gorjeia, exala e murmura
o canto da sua mágoa.

Põe-se o silêncio escutando,
e suspira, ouvindo a endeixa;
e as árvores, ramalhando,
choram e escutam a queixa.

Eis senão quando, de absôrto,
cala o roussinol sua mágoa,
e lá do alto vem morto
e vai levado na água . . .

Roussinol, teu canto, ecoando,
é eterno de graça e dor :
amas e choras cantando,
calas-te e morres de amor.

Findos os *lieder*, tocou Rui Coelho ao piano um bailado infantil, *História da Caròchinha* : são seis números tam fugitivos, tam minúsculos, que quasi não chegam a existir; são esboços de esboços, simples apontamentos, absolutamente descabidos num concêrto.

De há muito se fazia sentir a falta dum quarteto de cordas, com carácter permanente, que divulgasse as obras superiores da literatura musical, entre as quais figuram os quartetos para arcos, que todos os grandes mestres compuseram, sendo os de Beethoven, em especial os últimos, dos mais altos monumentos de toda a Música.

Salva uma ou outra excepção de mera circunstância ou de carácter privado, como a Sociedade de Música de Câmara, já extinta, ninguém se aba-

lançara a tam útil e delicado cometimento: não é de estranhar essa reserva, dado que, da própria superioridade do género, resulta a impossibilidade de com êle se obterem quaisquer lucros, visto não se tratar de arte própria para multidões, mas ao contrário duma forma essencialmente íntima, tam íntima que só num meio muito restrito pode produzir todo o seu efeito emocional. Esta razão, acrescida da dificuldade de execução inerente a tam delicado instrumento, afastara até hoje os nossos executantes de tal tentativa.

Propôs-se Blanch, a quem já se deve a fundação dos concêrtos sinfónicos, preencher essa lacuna, e assim foi que organizou um quarteto, de que êle próprio é primeiro violino, M.^{lle} Yvonne Dupuy segundo, Flaviano Rodrigues violeta e João Passos violoncelo.

Apresentou-se êste quarteto a 12 de Junho ao público, dando um concêrto no horrível Salão de S. Carlos, local avêssô a mais não poder ser para tal género de audições. A música de câmara é, como o seu nome o indica, própria para ser executada num pequeno recinto, onde possa criar-se uma atmosfera de beleza e de recolhimento sem a qual ela não poderá atingir o fim a que se destina. A dificuldade de obter casa em tais condições é talvez insuperável, e êsse será, decerto, o inconveniente com que o quarteto Blanch mais terá a lutar.

Quanto ao valor musical do novo grupo, duas qualidades revelou na execução das obras que escolheu para sua estreia e que foram o quarteto op. 12, n.º 1 de Mendelssohn e op. 18, n.º 4 de Beethoven, sem as quais nada se poderia esperar dêle: honestidade e correcção.

Estas qualidades fundamentais e imprescindíveis são o bastante para despertar o interêsse e simpatia de todos os verdadeiros amadores de música; e, como a tenacidade e constante esforço de Blanch são sobejamente conhecidos e estão largamente demonstrados, podemos confiar que nas futuras audições o quarteto constantemente progrida até atingir o pleno à-vontade, largura e calor de execução necessários.

É o que deverá esperar-se que suceda nas sessões do próximo outono.

HUMBERTO DE AVELAR

O MÊS ARTÍSTICO

EXPOSIÇÃO ANTÓNIO RAMALHO

Na Sociedade Nacional, mãos amigas e piedosas arrebanharam de António Ramalho, há obra de ano falecido, tudo o que do espólio e de pertença particular lhes foi azado, e organizaram uma exposição. Não se acobardaram essas mãos amigas em exhibir, a par de quadros de responsabilidade, tudo o que de íntimo e reservado o artista ia tracejando nas horas vagas, a farfalha toda dum *atelier*, e de aí o interêsse monográfico que a exposição revestiu. A carreira de Ramalho ficou esclarecida; quem tivesse a peito, podia-lhe fazer o estudo com segurança e com demora, porque estava ali palpável a verdade toda. O artista, que por via de regra é um senhor selvagem e retraído, escancarava à curiosidade seus recessos mais curiosos. Não era já o pintor que lança ao público as suas produções mais perfectas, era o criador, tentando a beleza, surpreendendo-lhe retalhos, triunfando aqui, tropeçando ali ao es-

bater um geito fugaz ou uma linha mais singular. Em suma, tudo o que a devassa do meirinho mais penetrante poderia colher na oficina dum artista.

Louvável é o critério dos organizadores arrostando com a publicidade duma obra assim acessível à crítica. As exposições retrospectivas devem dêste modo ser ordenadas; além de elucidar o público sôbre a senda trabalhosa e tortuosa dum artista até produzir obra de geito, fornecem à história da arte — e não é pouco — documentação certa para formar-se. Destas provas, é claro, a estatura do artista sai avantajada ou reduzida. O trabalho espontâneo, de primeira mão, fixa melhor que a obra definitiva, elaborada por escalões, meditada, artificiosa de todo o artifício que dá o estudo e o cálculo. *Dalou* safu engrandecido da exposição retrospectiva da sua obra, cometida segundo o processo seguido na de Ramalho, com tudo o que de provisório, passageiro, o artista tinha amassado, de permeio com seus trabalhos de envergadura. Conhecia-se o estatuário robusto e nervoso do monumento da República e dos camponeses; revelou-se o escultor observador da vida, o amoroso do nu, o grande intérprete do movimento, nas *terras* que tinha relegado, despicientemente, para entre as teias de aranha dos armários.

Terá lucrado Ramalho com esta exposição, tão crua e implacavelmente ordenada? É cedo para o dizer desassombadamente, que os crepes mortuários envolvem a paleta cujas tintas o tempo ainda não secou de todo. Pareceu-nos estar diante da especulação dum artista que começou, viveu e morreu em *rapin*. Um *rapin* desassossegado, nada vulgar, esfarrapando-se em esboços e *pochades*, *fignolant* aqui, alargando-se ali, com necessidades impulsivas de arquivar o que lhe namorava a retina, encavalando os assuntos no mesmo palmo de papel, saltando de maneira, calcado pelo *ennui*, pela hora difícil, por acessos de voluntarioso génio. Em tudo, um temperamento fácil, cativo das belas ordenanças, obsequioso, sem esforço, da realidade, uma queda para a suavidade e delicadeza, nem sempre fútil. Flutuante, sem pincel próprio, ou antes um pincel antiquado, de visão quási perfeita como animalista, desenhador consumado; uma alma boa e simples, contentando-se com o que a sua paleta lhe oferecia de fácil e mais possessivo.

Um artista digno de exame.

DEBATE ARTÍSTICO NOS PAÇOS DO CONCELHO

Tudo é velho na Terra, tudo volve, até Apeles e o sapateiro. Há pouco tempo que a anedota do *ne sutor ultra crepidam* reviveu na Câmara Municipal. A causa? O *Fado*. Não o fado do Bairro Alto e da Mouraria, sarnento e fragalhoteiro, tão patusco numa cidade que já é alumiada pela luz eléctrica. Não, toda a discussão sôbre esta matéria não seria ociosa e passaria escapa, fôssem quais fôssem os arrancos, aos paralelos da História. Não, o tema de contenda foi o *Fado* de Malhòa, quadro que correu os salões da Europa e das Américas, e teve o bom condão de tornar à terra de onde partiu.

Pois escandalizaram-se alguns dos senhores vereadores que os dinheiros municipais se esbanjassem na compra de obscenidades, que, por certo, levariam a dissolvência às famílias de que são, até certo ponto, os querubins tutelares. Não há dúvida que as oleografias do Bom Jesus do Monte e da Torre dos Clérigos, os retratos dos chefes políticos, feitos a 2.500 na Rua

do Ouro, e até esse *Baiser* que para aí se vende nas papelarias, duma tão excitante seusualidade e que não seria temerário aventurá-lo no salão de SS. Ex.ª, são mais compatíveis com o sentimento moral e estético do alfacinha, que se preza de ser honesto. Simplesmente SS. Ex.ª vêm a scena, as árvores muito esguias, dum verde molhado de oiro, todas catitas, na estampa do Bom Jesus, e no *Baiser* aquela calça bem cortada do tunante e aquele corpete de boa confecção da sécia, e acham bonito. Suas excelências não passam do bonito e o bonito é o gesto, a intenção, o decôro. Se onde Malhóa pôs o fadista estivesse um dêsses maricas que para aí andam a atravancar a rua do Oiro por volta da tarde, e se onde está a galdéria esbagachada estivesse uma dama vestida pelo último figurino e não menos esbagachada, teriam exclamado: Caramba, isto é que se chama pintura! Mas não, ali não há nada disso, há verdade, há observação, há uma arte muito robusta, e também só há sugestão viciosa e arrepeção à castidade para quem é bilontra ante obras de arte.

Na consideração da obra de arte, o particular desaparece, com efeito, e o espirito tende a elevar-se à atmosfera em que o espirito criador se guindou, ficando de nós apenas as faculdades puras de observação. Por isso uma obra de arte, versando um motivo escabroso na vida ordinária, nunca será escabrosa. A emoção tem muito menos que ver com o assunto que com o génio de que a obra de arte está impressa. Sucede assim com toda a gente normal, que tem nervos normais. O *Fado* de Malhóa é um dêstes trabalhos superiores, de primorosa factura, que só incitarão ou excitarão um doente a correr o fado. Mas porque tanta prudomia? Não compraram SS. Ex.ª um bilhete para a *Severa* do Sr. Júlio Dantas? Não toleram, em plena cidade, sem ao menos levantar um protesto que se saiba, o cancro da velha Mouraria?

Menos que com o assunto imoral, a retina de SS. Ex.ª scandalizou-se em não encontrar na tela de quatro contos os dourados e bucólicos bosques do Bom Jesus do Monte, ou a calça bem vincada do *Baiser*. Ignoramos se o quadro em questão está destinado a embelezar os Paços do Concelho, em cuja portada há um marmanjo bem mais desenvergonhado, ou a constituir o fundo do anunciado Museu Municipal. Em qualquer dos casos, para tranquillidade de suas consciências castas, fiquem sabendo que no *Hotel de Ville* de Paris há de Lefebre e de Besnard as pinturas mais brèjeiras, carnes nuas de deusas, cupidinhos, abraços por entre a folhagem, uma reinação; que na abadia de Cluny um frade exerce sodomia sôbre outro frade; que em Berlim há todo um museu de vasos gregos em cujas panças os oleiros interpretaram os mais variados e espantosos jogos eróticos. Saibam mais que na *Société Nationale* de Paris se expôs, em 1911, se não estamos em êrro, um alto relêvo de Carpentier, representando nada mais nada menos que um furioso e animalesco enlace de homem e mulher. Não acabem SS. Ex.ª por nos advertir que o *Conseil Municipal* de Paris é constituído pelos melhores intellectuais, jornalistas e artistas de Paris; olhem, êsse La Gandara, que acaba de morrer, fez dêle parte em vereações sucessivas; não acabem SS. Ex.ª por nos convencer que, além do Connecticut também em Lisboa há quem reclame uma camisa de noite para a *Vénus de Milo*.

AQUILINO RIBEIRO.

PHILÉAS LEBESGUE

A *Atlantida* abre o seu número de hoje com um artigo inédito de Philéas Lebesgue, expressamente escrito para a nossa revista. Philéas Lebesgue é um lusófilo convicto, a quem Portugal deve uma propaganda inteligentíssima e tenaz feita no *Mercure de France*, em *La Vie*, e em alguns importantes jornais franceses. Ainda novo, poeta e sábio, — e tão modesto que a sua convivência é um encanto e um refúgio — Lebesgue tem já uma obra vasta e a sua reputação como filólogo é muito grande. Há alguns anos, em 1911, esteve em Portugal a convite de Afonso Lopes Vieira, que, patrioticamente, quis dar ensejo a que Lebesgue falasse do país e do novo regímen com pleno conhecimento. Dessa viagem nasceu o livro *La République Portugaise*, tão documentado e tão carinhosamente justiceiro para a alma portuguesa, que em Lebesgue encontrou até hoje o seu melhor intérprete estrangeiro. Honrando hoje a *Atlantida* com um inédito seu, o ilustre escritor afirma mais uma vez o seu amor a Portugal e a inteligência que tem dos seus destinos supremos. Seja-nos permitido dizer-lhe apenas, portuguêsmente, *Bem haja!*

ANTÓNIO FEIJÓ

A morte dêste poeta distintíssimo, de uma inspiração elegante e sempre novo, foi talvez pouco sentida entre nós. Há muito que António Feijó se ausentou de Portugal, onde só aparecia de longe em longe; e há muito, também, que a feição especial da sua Arte — simultaneamente romântica e parnasiana — o afastara das novas correntes da poesia portuguesa. Pode mesmo dizer-se que as últimas gerações literárias o desconhecera e desconhecem quási. No entanto, António Feijó era um poeta admirável, terno e irónico, e certamente mais terno do que irónico mesmo quando fingia sorrir. A perfeição da sua técnica e uma impassibilidade de sentimento que às vezes exteriorizava nos seus versos, escondiam uma profunda e vibrante sensibilidade de lírico. Há páginas na *Ilha dos Amores* que nos fazem evocar o rouxinol de Bernardim Ribeiro . . . Os seus livros — até mesmo o *Cancioneiro Chinês* em que apenas o cenário é exótico — pertencem bem à nossa tradição poética. E não será para estranhar que, dentro de breves anos, a obra de António Feijó se torne de novo estimada e lida como merece, e que o seu nome ande na boca de todos aqueles que procuram um intérprete carinhoso e amigo para as suas penas de amor . . .

ABEL BOTELHO

A dolorosa surpresa que foi para nós a morte de Abel Botelho, recebida na mesma hora em que a *Atlantida* publicava algumas das mais belas páginas do romancista exilado, entristeceu-nos duplamente. A *Atlantida* perdeu, com efeito, em Abel Botelho, um amigo e um colaborador. Muito lhe devíamos, na verdade, como incitamento à nossa iniciativa e como propaganda à revista.

E em breve íamos começar a publicar — segundo promessa de Abel Botelho — uma série de artigos sôbre a Argentina, que seriam decerto notáveis.

Abel Botelho morreu quando se preparava a voltar a Portugal. As suas últimas cartas transbordavam de saúdaes pela sua Pátria. Pelo seu talento, áspero e rude, mas vigoroso, a sua morte foi uma perda para as letras portuguezas; e pela sua dedicação de diplomata insigne ao País e à República, faz uma enorme falta a todos aqueles que desejam ver um e outra engrandecidos e respeitados no estrangeiro.

REVISTA DAS REVISTAS

REVISTA AMERICANA — (n.º 4 e 5 do ano vi). O importante mensário que Araújo Jorge e Sílvia Romero (filho) dirigem com elevada competência insere, em o n.º 4, além de outros valiosos trabalhos, sôbre a personalidade, hoje em tamanha evidência, de Nilo Peçanha; outro sôbre os poetas Raimundo Correia, Augusto dos Anjos e Aníbal Teófilo; locubrações de Melo Carvalho sôbre a língua portuguesa, um capítulo «O Brasil e o ciclo de navegação», admirável excerto do livro a publicar «História diplomática do Brasil» por Araújo Jorge. Em o n.º 5, cumpre mencionar a conferência de Hélio Lôbo sôbre as relações entre os Estados-Unidos e o Brasil, o artigo de José Oiticica sôbre as gramáticas portuguezas actualmente adoptadas no Brasil e a continuação do belo estudo àcêrca de Spinoza.

REVISTA DO BRASIL — (n.º 15 do ano II). — A mencionar particularmente: o discurso de Oliveira Lima sôbre «A revolução de 1817», um estudo sôbre «Os nomes zoológicos em português» e alguns dos sonetos de Júlio César da Silva.

ESTUDIO — (n.º 51 do ano v). — M. Navarro, que prepara uma «Antologia de moralistas», traz a lume a parte relativa ao Velho Testamento; Gossé e Manrique estudam «Os fenícios exploradores da Ibéria». Do maior interêsse a secção «Em tórno da guerra» e a «Revista das revistas». O *Estudio* dedica um especial interêsse à intelectualidade portuguesa, dizendo que ela tem uma importância muito maior do que vulgarmente se crê em Espanha.» Num volumoso suplemento ao n.º 51, a importante revista barcelonesa dá conta de cinco livros portuguezes, considerando alguns dêles de extraordinário valor.

REVUE D'ITALIE — (Março e Abril de 1917) — Insere crónicas da vida latina (Itália, França, Portugal, Espanha), artigos sôbre a guerra, que constituem abundante documentação.

ALBA — (n.º 1). — Mensário lisbonense, de estudantes, que conseguiram de Júlio Dantas algumas palavras de apresentação e que revelam aptidões literárias.

COMUNICADOS E NOTÍCIAS DA COMISSÃO DE HOSPITALIZAÇÃO DA CRUZADA DAS MULHERES PORTUGUESAS

A Comissão de Hospitalização da Cruzada das Mulheres Portuguezas recebeu da Ex.^{ma} Sr.^a D. Teresa Marcet Thomasa e das suas excelentíssimas filhas, D. Pepita e D. Mercedes Thomasa, a quantia de cincoenta escu-

dos como donativo para a construção do Hospital para os feridos do Corpo Expedicionário Português que se está construindo em Campolide.

A Comissão está muito grata a estas senhoras, da família do Sr. Thomasa Fiol, um catalão, que há anos está estabelecido entre nós como técnico de seguros.

O Conselho de Administração dos Caminhos de Ferro do Estado acaba de conceder a redução de 50 % na importância cobrada pelo transporte de uma máquina e caldeira destinadas ao Hospital, que esta instituição está construindo para os feridos.

Por ocasião da recente festa no Jardim Zoológico, duas pessoas, ao serem convidadas pelas senhoras para comprarem a Lotaria, adquiriram, cada uma, uma cautela de 50 centavos, as quais em seguida ofereceram à administração do Hospital que se anda construindo em Campolide. São êles os Srs. Eugénio Martins e António Nuno Lourenço, e ambos ofereceram o N.º 1.507.

O Sr. Artur Ferreira, fiscal da Colónia Infantil do Lazareto, encontrou o quadragésimo N.º 4.221 da Lotaria da Cruzada das Mulheres Portuguesas, ao pé do Teatro S. Carlos numa das noites em que ali se realizou o Congresso do Partido Democrático; sabendo que um grupo de senhoras andava promovendo a venda da Lotaria, foi procurá-las, entregou-lhes o quadragésimo e pediu para que lhe vendessem um de igual número.

APROXIMAÇÃO ARTÍSTICA LUSO-BRASILEIRA

No próximo número a *Atlantida* publicará um brilhante artigo subordinado a este título, do ilustre pintor brasileiro Navarro da Costa.

BEBAM AGUA DO ALARDO

Notícias & Comentários

OS PARADOXOS DE ADÈME

Editado pela antiga Parceria António Maria Pereira, e com um prefácio gentil de Júlio Dantas, vai aparecer em breve um livro do jornalista Bourbon e Menezes. Um pouco no género dêsse pequenino belo livro que é *La nostalgie de la beauté*, de Jean Lorrain, o livro de Bourbon e Menezes é uma carteira de alma, um *block-notes* de apontamentos e pequeninas crónicas, — uma obra fragmentária, nervosa, tecida de incoerências cerebrais e confissões, de reflexões e *blague*. Tracejado na lufa-lufa de uma redacção, sem delongas de meditada concepção e de retoque formal, *Os paradoxos de Adème* são a expressão das tendências íntimas de quem, no jornalismo, tem principalmente firmado artigos de intuítos políticos. Dêsse livro recortámos os seguintes extractos:

— «A acção é o derradeiro recurso dos que não podem sonhar» — escreveu Oscar Wilde. De acôrdo. Como aquele personagem de Remy de Gourmont que passeava a sua ironia entre o buxo do Luxemburgo, eu direi que a inversa também sucede ser verdadeira: — que o sonho seja o último recurso dos que não podem agir.

— . . . O Bem, o Mal — o que são ?

Teve razão Nietzsche quando afirmou que toda a pretensão de fundir os *contrastes* é estulta e vã. Lá diz a *Imitação*:

«Se todos fôssemos perfeitos, que tínhamos então de sofrer aos outros por amor de Deus ?

— Há mulheres que quasi desmaiam à hora lânguida do crepúsculo. São as mulheres sensíveis, delicadas e vibrantes cujos nervos teem a receptividade das antenas e no *smorzando* das claridades perfeitamente e agudamente sentem o acender das mil e uma lâmpadas do Desejo . . .

BEBAM AGUA DO ALARDO

FINANÇAS, INDÚSTRIA E COMÉRCIO

Desenvolvimento Comercial

Acaba de constituir-se em Lisboa uma nova firma comercial, da qual é sócio gerente o Sr. Júlio Neves Ferreira Júnior, antigo e conceituado empregado no comércio.



O Sr. Neves Ferreira conta grande número de amigos, e isto devido às simpatias que tem na nossa praça, pela forma correcta como sempre tem procedido na vida comercial. Foi empregado das acreditadas casas bancárias da praça de Lisboa, J. M. Espírito Santo Silva & C.^a, onde iniciou a sua carreira, e últimamente da casa Thomás Chegwin, de onde saiu para se estabelecer com escritório de comissões, consignações e conta própria, na Rua Augusta, 138, 2.º Cheio de vida, honesto e bastante inteligente, espera-o, com certeza, na vida comercial, um futuro próspero, como lhe desejamos.

A FIRMA BURNAY & C.^a TEM COLABORADO EM QUES-
TÕES DE ADMINISTRAÇÃO GERAL DO PAIS E GRANDE
NÚMERO DE EMPRESAS DEVEM-LHE A SUA CRIAÇÃO
E O SEU DESENVOLVIMENTO.

A *Atlântida* vê-se obrigada a multiplicar dia a dia as suas secções para corresponder ao acolhimento, sempre crescente, que lhe vem sendo dispensado em terras portuguesas e brasileiras. Não lhe basta a sua parte literária e artística; indispensável é que contribua também para o intercâmbio financeiro, industrial e comercial dos dois países irmãos, passando em revista os mais notáveis empreendimentos neste campo. A *Atlântida* fundou-se e tem vivido para que Portugal e o Brasil se conheçam, e esse conhecimento que procura fazer não pode de modo algum ser um conhecimento meramente superficial ou dentro de um domínio intelectual limitado. É a vida dos dois povos, sob todos seus múltiplos aspectos, que nos propomos a fazer vibrar nestas páginas, que um grande patriotismo e uma ardente fé nos destinos históricos e civilizadores de Portugal e Brasil, guiam e iluminam.

Principiaremos hoje a história das iniciativas rasgadas no meio financeiro e na esfera da acção comercial e industrial. A essa história estão indissoluvelmente ligados os progressos, os triunfos, os privilégios de que gozam material e moralmente as duas nações — reconhecidas, evidentemente, ao punhado de homens que assim as honram e engrandecem.

Folheando as memórias da vida financeira e económica de Portugal, encontra-se uma casa, depara-se-nos um nome que todo o país, há cerca de cinquenta anos, conhece e prestigia com a sua confiança e a sua admiração. A firma Henry Burnay & C.^a, que foi fundada em 1875, exerce, com efeito, sobre o espírito português, a mesma influência magnética que o nome Rotschild tem exercido sobre gerações sucessivas na Inglaterra. Pode dizer-se que todos os poderosos organismos financeiros, que há meio século se veem formando em Portugal, lhe devem o seu concurso, o seu forte apoio, o seu sólido alicerce. Citaremos, como exemplo, a Companhia das Águas e o Banco Ultramarino. Mas a acção da casa Burnay não se tem desenvolvido apenas no campo financeiro. Para se avaliar bem a que ponto a sua poderosa iniciativa tem contribuído como factor gerador de riqueza e organizador de trabalho, basta-nos enumerar as seguintes empresas, cuja direcção ou desenvolvimento se devem à firma Burnay & C.^a:

Companhia de Navegação Thetis, no Pôrto, hoje Sociéte Navale de l'Ouest, Empresa Industrial Portuguesa, Empresa Metalúrgica, Companhia União Fabril, Companhia dos Tabacos e agências de Empresas de Navegação para o Brasil; diversas e importantes explorações mineiras; Fábrica de vidros da Marinha Grande; Companhia do Bairro Camões; Companhia Carris de Ferro de Lisboa, construção e exploração de muitas linhas férreas, como as de Salamanca, Beira Baixa, Foz Tua a Mirandela, ramal de Viseu; estabele-

BEBAM AGUA DO ALARDO

cimento hoteleiro e termal de Vernet-les-Bains, Palácio de Cristal no Pôrto, Armazéns Hermínios no Pôrto, e diversas emprêsas coloniais importantíssimas como a da Roça Pôrto Alegre, em S. Tomé, a Companhia da Pesca da Baleia em Mossâmedes e a Companhia Agrícola e Fabril da Guiné no arquipélago de Bijagós.

Revivendo momentos graves na existência económica e financeira do país, tem de se evocar forçosamente a casa Burnay que tem conseguido, com o prestígio do seu nome e os seus avultados capitais, resolver verdadeiros problemas dos govêrnos. Quando foi a crise aberta pelo *ultimatum* inglês, a casa Burnay teve ensejo de prestar um inestimável serviço à economia geral do país, comprando, pagando e conseguindo exportar para Londres vinhos generosos, no que não teve receio de empregar uma elevadíssima soma de dinheiro. Já em 1876, quando o Banco de Portugal fechou as suas portas por não ter ouro para troca de notas, a casa Burnay obteve rapidamente ouro e prata no país e anunciou que no dia seguinte, domingo, na Casa Havanesa, seria trocada a cada indivíduo, para as suas imediatas necessidades, uma nota de vinte mil réis, em ouro e prata.

Esta resolução foi suficiente para acalmar e sufocar o pânico financeiro que se alastrava já por todo o país, tendo-se restabelecido imediatamente a confiança geral.

Poucos dias depois, obtinha em Londres o suprimento de três milhões de libras em ouro, que davam entrada, decorrida uma semana, nos cofres do Banco de Portugal.

Passou, na negociação de ultteriores empréstimos, a firma da casa Burnay a ser exigida expressamente pelos grupos financeiros a quem o govêrno se dirigia. Dizendo isto, se pode calcular a sua benéfica intervenção em questões de administração geral do país — nas suas conjunturas mais difíceis.

Agora, desde o estado de guerra, a casa Burnay tem sido incansável em prestar aos govêrnos dos países aliados os seus serviços. Até Maio, haviam-se fabricado já, nas colossais oficinas da Emprêsa Industrial Portuguesa, cêrca de 100.000 granadas de artilharia destinadas aos govêrnos francês, belga e romaico, em cujo fabrico se consumiram cêrca de 4.800 toneladas de ferro, tendo oferecido ao govêrno português uma magnífica ambulância para ser utilizada pelo C. E. P.

A Emprêsa Industrial Portuguesa tem 1.300 operários, empregando ainda uns 700 homens em trabalhos de minas. São ainda numerosos os empregados que tem na sua casa bancária e outros estabelecimentos comerciais, que estão prosperando sob a égide da sua administração. É de justiça acentuar que todos estes empregados usufruem confortos e garantias, talvez pela sua classe desconhecidos na Europa.

É assim que a casa Burnay, através da laboriosíssima existência dos que sucessivamente a tem dirigido, tem sempre representado um importantíssimo elemento de trabalho e de riqueza na economia geral do país.

Trata-se, na realidade, de uma emprêsa que tem fundado companhias,

BEBAM AGUA DO ALARDO

bancos, fábricas, edificado bairros urbanos, impulsionado escolas, criado emprêsas de navegação, engrandecido e intensificado vários ramos do comércio, introduzido novas indústrias e servido muitas vezes de intermediário entre o govêrno português e a alta finança internacional.

O seu crédito pode dizer-se ilimitado e a sua solidez torna-a conhecida e respeitada em todas as grandes praças do mundo.

COMO SE TEM EXERCIDO A ACÇÃO DO BANCO NACIONAL
ULTRAMARINO NO NOSSO DOMÍNIO COLONIAL E NO
BRASIL.

Poucas são, relativamente, as pessoas que, embora dispondo de uma razoável bagagem de conhecimentos e de mediana cultura geral, teem a noção exacta da capital influênciã do crédito no desenvolvimento dos países coloniais. E no entanto esta homérica epopeia que se chama a colonização moderna, e à qual se deve a transformação de vastas e inhóspitas regiões em fecundos núcleos de trabalho e de produção, nada seria hoje sem o auxílio dos bancos coloniais, que, regulando e satisfazendo as necessidades económicas das sociedades em via de organização, constituem ao mesmo tempo um estímulo e uma garantia.

Num país essencialmente colonial como o nosso, é fundamental o conhecimento desta verdade. As colónias, possuímo-las durante muito tempo com locais azados a especulações comerciais de toda a ordem, onde a agiotagem imperava como incontestável soberana, absorvendo o labor honrado das iniciativas que ali pretendiam florescer. Não nos faltaram ousados pioneiros que esquadrinhassem todos os recantos do sertão, buscando valorizar as valiosas riquezas que abundam por lá. Mas a economia continuava um verdadeiro caos, mercê das pouco escrupulosas exigências dos prestamistas que facilmente realizavam lucros fabulosos à custa da ignorância de outros bancos. Por isso, a agricultura, que reconhecidamente constitui a mais sólida e a mais séria de todas as riquezas coloniais, continuaria também inteiramente inibida de se desenvolver, a não se ter fundado, como realmente se fundou há pouco mais de cincoenta anos, o Banco Nacional Ultramarino, o primeiro estabelecimento de crédito que neste género se criou em Portugal.

Apreciada não poucas vezes com flagrante injustiça a sua acção nas colónias portuguesas, não há, contudo, nem sombra de dúvida acerca dos reais e autênticos serviços por êle prestados desde que queiramos seguir, com escrupulosa mas imparcial atenção, os diversos empreendimentos a que o seu nome anda ligado ali.

«Uma narrativa do que tem sido esta prestimosa instituição bancária — escreve o eminente economista Sr. Anselmo de Andrade — contaria todos os episódios que lhe facilitaram ou dificultaram o desenvolvimento nos seus cincoenta anos de existência. Era quasi um curso de história colonial, porque

BEBAM AGUA DO ALARDO

aos factos de maior interêsse de todo o nosso ultramar está, mais ou menos, ligada a acção do Banco.»

É manifestamente impossível, no curto espaço de que dispomos, passar em revista, sequer sumariamente, todos êsses episódios a que alude o illustre professor. Basta-nos citar, sob a autoridade dos nomes que o afirmaram, um ou outro aspecto do que tem sido a sua influência em cada uma das colónias portuguesas.

Assim, referindo-se à mais proffuca delas, o Sr. Alfredo Barjona termina um interessantíssimo artigo com as seguintes palavras, eloquentes de simplicidade:

«Uma era, não diremos de riqueza, mas de abastança, raiará para Cabo Verde. Para ela há contribuído em muito o Banco Nacional Ultramarino, colhendo naturalmente o correspondente proveito.»

Sôbre a Guiné Portuguesa, longo tempo estagnada em virtude de deficiências administrativas, e agora, desde alguns dias, no limiar de uma franca e exuberante florescência económica — diz-nos o Sr. Carlos Pereira, antigo governador daquela colónia, depois de expôr rápidamente o que ali se constata no regímen de crédito :

. . . «a gerência do Banco Ultramarino, encarando o problema pelo seu verdadeiro prisma, resolveu modificar o sistema — e em abôno da verdade devo dizer que o fez por uma forma digna de todos os elogios. . . »

Ácêrca de S. Thomé e Príncipe, e com a autoridade de um minucioso conhecimento de todas as questões que respeitam a essa exuberante colónia agrícola, o Sr. Francisco Mantero descreveu, por ocasião do primeiro quinquagenário do Banco, as duas crises económicas por que passou aquela província, demonstrando que foi esta instituição de crédito quem aos casos acudiu e salvou a agricultura. Descrevia assim o illustre colonial :

«Os serviços prestados ao país pelo Banco Ultramarino e a situação preponderante que tem conquistado entre o nosso alto comércio, os largos recursos de que dispõe, a vastidão do campo em que a sua influência se desenvolve, a capacidade de trabalho dos simpáticos e honrados cavalheiros a quem os accionistas confiaram a direcção são seguros penhores que garantem ao país a continuação dos seus serviços. . . »

O ex-governador da Africa Oriental escreveu o seguinte :

«O Banco tem acompanhado na província de Moçambique o desenvolvimento dos negócios e prestado ao govêrno e ao comércio importantes serviços.»

Poderíamos igualmente citar a sua não menos benéfica influência nas restantes colónias que possuímos. Basta-nos, porém, recordar as palavras acima transcritas para nos convenceremos de que o Banco Nacional Ultramarino, sob a intelligente direcção de um punhado de patriotas, é uma instituição que maior honra faz à iniciativa nacional. O Banco alarga constantemente a sua esfera de acção, o que é sintoma de uma segura prosperidade, e lá no Brasil, onde tem várias filiais e numerosas agências, possui um também notabi-

BEBAM AGUA DO ALARDO

líssimo crédito, sendo de dia para dia mais e mais avultadas as suas operações. Outras agências se inauguram em Africa e não vem, por certo, distante o dia em que, em toda a parte do mundo onde exista um núcleo de portugueses, não exista também esse vigoroso elo económico a uni-los à mãe Pátria. Porque o Banco não é apenas um estabelecimento modelar: é uma nobre e patriótica instituição de crédito.

BEBAM AGUA DO ALARDO

PORTUGAL NA GUERRA

Uma cruzada bemdita

Está sendo construído um grande hospital para feridos — O dever dos que ficam perante os que partem.

Se é certo que um país vale o que valem as suas mulheres, visto ser delas que depende a preparação para a vida das gerações que se sucedem, o nosso país dá no actual momento a mais alta e consoladora prova do seu valor.

De facto, a mulher portuguesa mostra-se absolutamente senhora da sua nobilíssima missão, surgindo a nossos olhos como que munida de um raro poder de criação, que até hoje não nos aparecera ainda em toda a sua extraordinária e fulgurante plenitude.

A sua abnegação corresponde inteira e concretamente à gravidade da hora que atravessamos, cercando os que pela pátria vão bater-se, de todos os confortos, de todas as ternuras, de todos os enlevos, a tal ponto que a sua dedicação é para os que se sacrificam a mais segura garantia da necessidade do acto a realizar.

Certos estamos de que o coração da mulher portuguesa se retrairia, se a intervenção de Portugal na guerra fôsse o acto de uma *cotterie*, e não representasse antes uma obrigação iniludível e sagrada, uma necessidade instantânea a que não poderia fugir-se, fôsssem quais fôsssem as circunstâncias políticas do momento e o regime a que estivéssemos sujeitos. Faltaria ao carinho que enche as almas femininas o ambiente favorável à sua expansão, porque a frieza do coração do povo aplacaria fatalmente quaisquer entu-

siasmos que porventura se declarassem nelas, matando assim à nas-
cença todas as iniciativas, criando obstáculos ao progresso cons-
tante e à ascensão gloriosa e fecunda de todas as ideias.

O amor que desperta nas almas femininas da nossa terra, ilu-
nando-a como se uma aurora nova rompesse, traz consigo estra-
nhas e formidáveis inergias, mostrando-se alheio em absoluto a
mesquinhos interesses, mas a todos acolhendo por igual, como a
seiva que nas profundidades do sólo se guarda e a todas as raí-
ses se entrega, conforme as necessidades de cada uma. Tem to-
dos os esplendores, todas as generosidades e até — porque não
dizê-lo? — todas as audácias de um grande, extraordinário co-
metimento. É a resposta precisa ao impulso nacional efectuado.
A mulher não se sugitaria facilmente a desempenhar no actual
momento um papel secundário, pouco em harmonia com o prin-
cipal papel desempenhado pelo homem. Vaidade? Não. Um acto
natural. Sendo a companheira do homem, não o deixaria nunca
a braços com as consequências que dêsse acto adviessem. Quer
engrandecer-se, quer subir, quer triunfar, mas quer fazê-lo sacri-
ficando-se também, sentindo suas as amarguras alheias, galgando
ao lado do homem o mesmo calvário, auxiliando-o um pouco na
dura conquista dos loiros da victória. Vaidade? Natural seria que
o fôsse. Mas não. Nunca a vaidade soube ser tão desinteressada
e tão nobre.

* * *

Os soldados que partem para os campos de batalha, onde se
decide a causa sagrada da liberdade dos povos, ameaçada pelos
bárbaros teutões, podem estar seguros de que na terra da Pátria
fica alguém a velar por êles, pelo futuro de seus filhos e pela
manutenção do seu lar.

A Cruzada das Mulheres Portuguesas tem sabido traduzir
em todos os seus actos os sentimentos de todas as mulheres da
nossa terra. A toda a parte ela tem levado o seu clamor, que não
é de medo, mas de glória, prègando incansávelmente a mobiliza-
ção geral das almas para os rudes combates que vão travar-se,
de modo a que o auxílio a prestar aos legionários que partem
corresponda dignamente, absolutamente à grandeza do seu es-
fôrço e à imortal beleza do seu sacrifício.

E eu não sei de cruzada mais benéfica do que esta piedosis-

sima cruzada do bem, em que as mulheres da minha terra andam empenhadas. Ela diz-nos bem de quanto é capaz a mulher portuguesa, fazendo com que se repita mais uma vez o milagre das rosas, enxugando todas as lágrimas, acudindo a todas as dôres, de norte a sul do país espalhando a benção dos seus sorrisos e a incomparável bondade dos seus corações.

*
* *

Mas vem isto a propósito do hospital-modêlo que, sob a égide da Cruzada das Mulheres Portuguesas está sendo construído no edificio do antigo colégio de Campolide.

Uma rápida visita que ali fiz, acompanhado pelo illustre médico que o dirigirá, sr. dr. Francisco Gentil, deixou-me antever a grandiosidade do projecto e trouxe ao meu espirito a consoladora certeza de que a gente da minha terra não vive, como em tom despresativo é uso dizer-se, apenas de cantigas, mas pensa e trabalha com entusiasmo e com amor pelo engrandecimento da sua Pátria, quando a Pátria lho exige.

Sei de pessoa competente que aos leitores da *Atlantida* falará do hospital em si. Eu quero apenas dar-lhes alvoroçadamente a boa nova, dizer-lhes que ali se trabalha afincadamente para que a extraordinária obra se realice quanto antes e afirmar-lhes que, desde o mais humilde operário ao eminente professor, há em todos os que à patriótica tarefa meteram hombros uma inegalável e comovedora dedicação.

Aquele hospital ficará como um alto exemplo de civismo, porque demonstrará quanto pode o esforço de um povo devotado à causa nobilíssima da Pátria.

A Cruzada das Mulheres Portuguesas nada solicita do Estado. Aquele hospital é obra sua, isto é, obra de todos. Cumpre, pois, a todos auxiliá-la no empreendimento em que se lançou. Os que não partirem a defender a Pátria de armas na mão, os que só de longe escutarem o éco dos ásperos combates que vão ferir-se, têm o dever indeclinável e sagrado de contribuir para que os que voltem estropiados achem na sua terra um hospital modêlo a que se acolham e onde mãos piedosas de mulheres sa-rem as suas feridas e acalmem as suas dôres.

A manutenção do grande hospital para os feridos da guerra far-se-há com o produto da lotaria da Cruzada. Em caso nenhum se trataria da concessão de uma esmola. Mas, assim, muito

menos. Há, para o óbulo que se entrega, a perspectiva de uma compensação imediata. Visitem as obras do novo hospital, informem-se, como eu me informei, da grandeza da iniciativa em marcha, e digam-me depois se vale ou não a pena concorrer para que êle se realice quanto antes.

Tanto mais que não será apenas para os heróicos combatentes que na França e na África se sacrificam, mas para todos os que à sua sombra precisarem de acolher-se.

Bemditas as frágeis mãos femininas que tão grandioso monumento levantam! Se é certo que a nossa vontade remove montanhas, a vontade de uma mulher faz mais: espiritualisa-as.

M. S.

ATLANTIDA Encadernações e Capas

MENSARIO ARTISTICO
LITERARIO E SOCIAL
PARA
PORTUGAL E BRAZIL

(ESTÃO PUBLICADOS OS VOLUMES I, II, III, IV E V)

Cada capa \$45 Cada encadernação \$65
Pelo correio \$47 Pelo correio \$71

CADA VOLUME ENCADERNADO 1\$65
PELO CORREIO 1\$71

PEDIDOS Á ADMINISTRAÇÃO:

Largo Conde Barão, 49 — LISBOA
e Rua Gonçalves Dias, 78 — RIO DE JANEIRO

NOTA: — A fim de evitar as despesas de cobrança, lembramos a conveniencia de fazer acompanhar os pedidos de capas ou encadernações da respectiva importancia.

SUMÁRIO DO NÚMERO 20

<i>Aspectos morais da guerra europeia, con-</i>	
<i>ferência de</i>	Henrique Lopes de Mendonça
<i>Malheiro Dias</i>	Aquilino Ribeiro
<i>Marinha tropical</i>	Celso Vieira
<i>Ideias e Imagens</i>	Alberto de Oliveira
<i>A Confederação Lusa-Brasileira — Entre-</i>	
<i>vista com o Sr. Dr. Bettencourt Rodrigues</i>	J. B.
<i>A Terra</i>	Ivalda
<i>Contos a uma rapariga loira</i>	Júlio Dantas
<i>O Arquivo Geral de Simancas</i>	J. M. de Queiroz Vellozo
REVISTA DO MÊS	
<i>Mês literário</i>	{ Joaquim Manso
	{ Júlio Brandão
<i>Mês artístico</i>	Aquilino Ribeiro
<i>Crónica musical</i>	Humberto de Avelar
<i>Revista da Faculdade de Direito de Lisboa</i>	
<i>A nova sede da «Atlantida» — Uma exposição</i>	
<i>de rendas de D. Maria Augusta Bordalo</i>	
<i>Pinheiro</i>	
<i>Reprodução de: Costa Motta (Sobrinho)</i>	
<i>Desenhos de: Morais, Manoel Gustavo, Raul Lino, Santos Silva e Alberto</i>	
<i>de Sousa.</i>	

AGÊNCIA NO SUL DO BRASIL BRAZ LAURIA

Rua Gonçalves Dias, 78 RIO DE JANEIRO

CONDIÇÕES DE ASSINATURA

Um ano (12 numeros) 12\$000
Semestre 7\$000

Número avulso 1\$500

